

Corinne Grandemange

## La Retenue



# Inceste : l'omerta

*des femmes*  
Antoinette Fouque

## LA RETENUE

---

« Lorsque j'ai dit à ma grand-mère ce qui se passait, juste avant mes quatorze ans, une bombe a explosé. Une déflagration définitive, et pourtant je n'ai pas tout raconté, juste ce qui s'était passé durant l'année en cours. Je craignais de lui faire davantage de mal en énonçant la vérité, en lui révélant que le viol se répétait depuis sept années.

Sa réaction, dans le lieu clos de la voiture a été fracassante :

– Tu l'as bien cherché.

En sauvant son cœur de maman qui apprenait le pire sur la conduite de son fils préféré, elle m'a détruite. Pour survivre, j'ai passé quarante ans à donner le change. »

C.G.

Après des études de théâtre au Cours Simon et de philosophie à la Sorbonne, **Corinne Grandemange** a suivi des formations en sciences de l'éducation et psychopathologie de l'adolescent et du jeune adulte. Elle travaille auprès de ce public fragile. Elle écrit depuis plus de trente ans, notamment de la poésie. Elle vit aujourd'hui en Touraine. « L'écriture est mon souffle », dit-elle, et *La Retenue*, le texte auquel elle tenait comme première publication.

En couverture :

© Olivia Rolde, novembre 2020

*La Retenue*

Corinne Grandemange

La Retenue

*des femmes*  
Antoinette Fouque



© *des femmes*-Antoinette Fouque, 2021  
33-35 rue Jacob, 75006 Paris

[www.desfemmes.fr](http://www.desfemmes.fr)

EAN EPUB : 9782721008725

EAN PNB EPUB : 9782721008749

*Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.*

*« Ce n'est pas précisément de la caricature,  
c'est de l'histoire, de la triviale et terrible réalité. »*

*Charles Baudelaire*

Je suis en vacances dans une vieille bâtisse sur le Larzac, près de Rodez.

Ce sont mes grands-parents maternels qui l'ont achetée pour en faire un lieu de villégiature familiale. Mais très vite mon grand-père a cessé d'y venir tant les amis des enfants sont devenus nombreux à envahir le lieu. Mon grand-père, il n'est pas de sang mais d'adoption. Il a épousé Mamie quand elle avait vingt-cinq ans et déjà trois petites filles, dont ma mère.

Il n'y a ni eau, ni électricité.

Nous sommes en 1975. J'ai onze ans.

Cet été-là, il y a beaucoup de monde. Mes parents, les sœurs de ma mère, leurs compagnons, mes cousines, des enfants d'amis, ma grand-mère et plein d'artistes venus d'un peu partout, surtout de Pologne. Ma tante aînée est mariée à un Polonais.

Un jour, alors que nous sommes tous réunis dans la salle à l'étage d'un petit restaurant qui fait aussi office d'épicerie au rez-de-chaussée, mon oncle, l'un des deux fils de mes grands-parents, débarque à l'improviste. Il apparaît dans l'embrasement de la porte, suivi de son amoureuse du moment.

Nous restons des heures à table. On mange beaucoup dans cette région : des fouaces, de l'aligot pour accompagner les poulardes, du fromage. On boit beaucoup aussi. Les adultes adorent le vin, et nous sommes une ribambelle d'enfants à attendre de pouvoir quitter la table.

Enfin, nous sortons du restaurant. Il y a un long temps de palabres joyeuses sur la place du village pour savoir qui va rentrer à pied, trois petits kilomètres jusqu'à la maison. D'autres prendront les voitures par le chemin de pierre, aucun risque de croiser la flicaille.

Mon oncle offre de me ramener derrière lui, sur sa moto. Sa compagne rentrera avec les autres. Nous ne prenons pas le chemin direct mais un autre, puis encore un autre qui mène près d'un lieu de baignade, une jolie rivière bordée de champs et enjambée d'un pont de pierre.

Il me propose de jouer à cache-cache à travers les épis de maïs. J'obéis, cela fait partie du jeu. Parce que cela fait si longtemps qu'il joue avec moi.

Je cours de toutes mes forces devant lui à travers les tiges qui me piquent la tête, les bras et les jambes nus. Il fait très chaud. Il me rattrape, me plaque au sol et me retourne.

C'est juste pas possible, je pense – j'ai mes règles – donc c'est juste pas possible.



Il baisse mon short, ma culotte avec la serviette pleine de sang. Il m'enfourche. Il ahane. La terre du champ est dure et truffée de cailloux. J'ai mal aux fesses. J'ai mal partout. Je me souviens avoir regardé le soleil dans les yeux quand il a joui en poussant un cri. Il y a du sang sur mes cuisses, sur son sexe. Ce jour-là, pour la première fois, je me dis que c'est un viol.

Juste ça.

Un viol. J'ai onze ans, je sais que je suis une femme.

Je n'ai aucune idée de la portée de ce mot qui vient me claquer en pleine tête.

Cela dure des années et durera encore plus de deux ans. Ce qui me terrifie c'est la possibilité désormais de tomber enceinte, de pouvoir donner vie à cette monstruosité.

Nous rentrons à moto. Les uns et les autres sont dispersés dans ce lieu magique avec rien d'autre autour de la maison que la pleine nature.

J'entends le rire de mes cousines, certains adultes chantent, les autres se sont probablement égaillés pour baiser. Car nous sommes à la belle époque post-soixante-huit où les adultes baisent à tout va. Nous le savons, nous, les petites. C'est comme ça.

Quand je descends de la moto, je voudrais que les adultes posent des questions à propos de ces traces de sang sur mes cuisses. Personne ne dit rien, sauf l'amoureuse de mon oncle :

– Alors Corinne, c'était bien cette balade à moto ?

Cette histoire, j'ai tenté à trois reprises de l'écrire. La première fois, c'était un texte brut que j'ai envoyé à mon grand-père, trente ans après les faits, avec l'intuition qu'il ne savait pas. J'avais raison. Il ne savait pas.

Plus tard, j'ai essayé d'en faire un roman, puisque je n'arrivais pas à consigner la vérité simplement, sans arrondir les angles du réel. Une pudeur instinctive, insurmontable, me paralysait. Même au cours des dix années d'analyse où j'ai reçu le soutien d'une psychiatre, il m'a été impossible d'en parler à haute voix. Mais là encore, malgré le filtre de l'écrit, je n'ai pu m'empêcher d'enjoliver les phrases. Trop de violence dans les mots bruts.

Jamais je n'ai pu raconter les faits dans leur crudité, jamais je n'ai pu énoncer la trouille, le dégoût, la laideur. Jamais je n'ai pu donner ma colère à entendre. Jusqu'ici, j'ai tourné en rond. J'ai construit un château de cartes, un château branlant. Je sais que la carte qui tient l'édifice, c'est celle de la beauté, de la transcendance. Elle m'a permis de survivre depuis l'âge de sept ans. Vers onze ans, j'ai commencé à dessiner des sphères pendant des heures, plein de sphères à l'intérieur desquelles toutes les scènes de vie et de nature étaient douces au regard. Des mains aussi, tant de mains qui tenaient ce

monde. Celles des adultes que je ne trouvais pas dans la réalité.

Et puis la parole est arrivée d'un seul coup, sans que je l'aie vue venir.

Lorsque j'ai dit à ma grand-mère ce qui se passait, juste avant mes quatorze ans, une bombe a explosé. Une déflagration définitive, et pourtant je n'ai pas tout raconté, juste ce qui s'était passé durant l'année en cours. Je craignais de lui faire davantage de mal en énonçant la vérité, en lui révélant que le viol se répétait depuis sept années.

Sa réaction, dans le lieu clos de la voiture a été fracassante :

– Tu l'as bien cherché.

En sauvant son cœur de maman qui apprenait le pire sur la conduite de son fils préféré, elle m'a détruite. Pour survivre, j'ai passé quarante ans à donner le change.

Aujourd'hui, je n'en peux plus de me protéger derrière un masque. J'ai décidé de faire tomber l'édifice, de cesser d'embellir, d'affronter la douleur, l'incompréhension, de raconter l'horreur du viol, de sept à quatorze ans, du silence puis du déni familial, pour apaiser mes années à venir et faire avancer la réflexion collective.

Pour regarder au plus profond de moi, je me suis obligée à lâcher prise, comme lorsque j'ai écrit à mon grand-père.

Plongée dans le noir, avec un dictaphone entre les mains, je parle sans crainte de la lumière et des regards. Je remonte le cours du temps, du plus loin jusqu'à maintenant.

Les souvenirs que j'ai de mes grands-parents jeunes sont restés protégés dans ma mémoire. L'année où j'ai vécu chez eux, dans ce qui est toujours aujourd'hui leur demeure, je n'avais pas grand-chose à faire en dehors du collège. J'ai découvert dans les combles, près des chambres mansardées, une petite pièce qui avait un goût de secret.

Il y avait, au dernier étage, de part et d'autre du corridor, deux greniers, et dans l'un d'eux, une porte que l'on ne pouvait franchir qu'à quatre pattes. Elle desservait un lieu minuscule juste éclairé par une lucarne. J'ai passé des heures à fouiller dans les cartons remplis de daguerréotypes. J'ai découvert la tronche de mon grand-père d'éducation, quand il avait vingt ans, au sortir de la guerre, les joues creusées, le cheveu court et brun, et ce regard... Ce regard intense, fiévreux, sauvage, habité.

Ces photos sur verre minuscule, il me fallait les regarder à la lumière de la lucarne pour les deviner. Je n'ai rien à ajouter aux récits biographiques dont il est l'auteur.

Il y avait aussi les premières lettres de leur amour naissant, à lui et Mamie, et des photographies en noir et blanc de ma grand-mère. Elle y est belle mais ce qui frappe surtout, c'est une espèce de libre fierté dans le port de tête. Les cheveux sont longs et dénoués, la frange tombe juste au-dessus des sourcils,

le nez est busqué, les lèvres fines. Elle est à contre-pied de la mode des frisottis sur front dégagé de l'époque.

J'ai compris plus tard que toutes ces heures passées à découvrir mes grands-parents dans leur jeune âge venaient en écho à ma quête d'identité. J'avais un pied encore dans l'enfance, l'autre posé sur le seuil de l'adolescence, mais la tête déjà trop pleine de questions sans réponses sur le monde des grands.

Ma grand-mère, fille d'un riche industriel, avait été envoyée en Allemagne pour y poursuivre ses études. Elle y a rencontré un flirt d'adolescence. À dix-sept ans à peine, elle est tombée enceinte de son premier enfant. Son père lui a imposé le mariage, si tôt, si jeune. La morale était sauve mais elle l'a vite trouvé ennuyeux, ce premier mari pourtant charmant. Elle n'a eu dès lors qu'un désir en tête : partir, quitter son époux, s'affranchir des convenances sociales de ce pays qui l'avait accueillie et dont le sang coulait dans ses veines aussi. Elle s'est libérée des codes et des bien-pensants en retournant vers la France, à Paris, en 1949, avec ses trois petites filles sous le bras.

Elle a eu ce courage, Mamie, de partir pour refaire sa vie. Le travail d'arrache-pied, jusqu'à pas d'heure, devenir aide-comptable alors qu'elle venait de la haute, elle l'a fait. Après avoir connu un début d'enfance heureuse, luxueuse, avec gouvernante et bonnes, elle n'a pas craint de payer sa vie au prix fort. C'est sa mère qui avait failli la première. Elle s'était enfuie, délaissant mari et enfants pour rejoindre un amant, coup de force insensé au début du vingtième siècle. Ce fut le

début du grand vide : une belle-mère rapidement en place et la faillite du père. Ma grand-mère a très tôt appris la dégringolade. Dans sa chair, l'expression « tomber de haut » a laissé sa cicatrice.

Dès son arrivée à Paris, elle s'est installée dans un minuscule meublé avec ses petites, trois casseroles accrochées aux basques.

Et quand les casseroles se sont mises à tintinnabuler un peu trop fort, elle n'a pas hésité à les caser en internat, espérant des jours meilleurs pour nourrir son monde.

Il ne pouvait que tomber raide amoureux d'elle, le transi, l'égaré, le scarifié de la vie, le rien que fils de prolétaire qui rêvait d'en découdre avec la folie du monde, mon grand-père.

Une petite annonce a aidé le destin. Ni l'un ni l'autre ne supportait la misère de la solitude, et cette rencontre, ils l'ont provoquée, comme d'autres aujourd'hui se retrouvent à combler leur isolement sur des sites dédiés. Ils étaient jeunes et beaux. Ils se sont trouvés et aimés. Très vite, le couple a emménagé dans un petit appartement, sans eau à l'étage, mais où les filles ont pu revenir. Ils n'avaient pas un sou en poche et seule ma grand-mère travaillait. C'est elle qui a permis à son époux de vivre ses rêves. Ensemble, ils ont eu deux garçons, et l'appartement est devenu bien trop exigü pour la ribambelle des cinq enfants.

C'est entre les années 1950 et 1960 que mon grand-père a rejoint un groupe d'artistes plus ou moins libertaires et que son nom a acquis un début de notoriété.

Lui et ma grand-mère ont eu la possibilité de faire construire une maison dans une banlieue de Seine-Saint-Denis : un garage, une cave ; au-dessus un salon dans lequel se trouvait la table dédiée aux repas familiaux, l'incontournable piano, une chambre qui accueillit un temps la mère de mon grand-père, et la cuisine.

À l'étage, les chambres.

Il y a aussi un jardin qui entoure la maison comme un poème, avec son saule pleureur, ses rosiers devenus sauvages, une petite mare, des chiens, des chats et des poules caquetant jusqu'à l'étourdissement.

Je me souviens de cette maison à notre retour d'Algérie, quand j'avais un peu plus de cinq ans.

Les années d'avant, nous ne vivions pas en France, mes parents, ma sœur et moi, même si nous revenions chaque été pour les grandes vacances.

Il existe une photographie prise par mon père où je suis dans les bras de ma mère, à deux mois, sur un paquebot pour aller vivre à Mostaganem. Ma sœur, de treize mois plus âgée, s'accroche au banc. Elle ne sait pas encore marcher.

Bienheureux a été le temps de ces années passées sur cette terre d'accueil.

Mes parents étaient partis pour enseigner, après que mon père y eut fait le service obligatoire pendant la guerre. Il en était revenu convaincu qu'il devait s'engager pour aider le pays dans sa marche vers l'indépendance.

J'ai grandi comme herbe folle durant ces premières années. Ma sœur, dont le diagnostic d'autisme serait probablement posé aujourd'hui, accaparait beaucoup l'attention de nos parents dans ses difficultés. J'étais précoce.

Nous avons une nounou que nous appelions Mama, jeune femme veuve de trente ans qui n'aurait pas d'enfants.

Mama c'est mon énergie vitale, je sens encore ses mains, ses bisous, sa tendresse. Je revois le hammam avec toutes les autres nounous, la plage avec les copains, le soleil, les odeurs de savon noir et de rose.

Mama, c'est que du chaud. C'est la mer.

Après cinq années qui restent de pur délice dans ma mémoire, nous sommes revenus en France à cause de l'état de santé de ma sœur.

Nous nous sommes installés dans une H. L. M de la banlieue parisienne, et ce passage du bleu au gris a été pour



moi d'une grande violence.

Heureusement, il y avait encore plein d'Arabes, des enfants partout, mais il faisait froid, si froid. C'est de cette période que je conserve les premières traces du temps passé chez mon grand-père et ma grand-mère.

J'associe à ces réminiscences un souvenir très précis.

Un soir, j'entends un gros vacarme. J'ouvre la porte de la chambre que j'occupe avec ma sœur et je vois ma mère jetée comme un sac de viande sur le dos de mon père. Il y a plein de sang partout. Sur la chemise de mon père, sur ma mère, sur le linoléum du couloir. Mon père se retourne et me dit :

– Occupe-toi de ta sœur.

J'acquiesce de la tête, referme la porte de notre chambre pour aller dans celle des parents. Le lit est maculé de sang. Il y en a aussi sur le sol. Je vais chercher une éponge et une serpillère pour nettoyer. J'enlève les draps et quand il n'y a plus de traces visibles, je vais rejoindre ma sœur pour dormir. J'ai cinq ans et demi.

Le lendemain, papa nous habille comme pour une fête. Il nous fait des couettes mais il ne sait pas les faire. Elles sont de travers et je ris. J'arrive à les coiffer droites pour ma sœur mais pas pour moi. Je suis gauchère, c'est un peu compliqué...

On arrive chez mes grands-parents et l'atmosphère est pesante. Mon grand-père est mutique et Mamie, dans mon

regard de petite fille, semble effondrée. Les adultes n'imaginent pas à quel point les enfants tissent des liens entre les événements. Ils parlent à voix basse et pensent que ça suffit pour cacher la réalité. Maman s'est taillé les veines.

Heureusement, il y a les chiens, les poules et les chats. Je ne sais plus si c'est ce jour précisément, mais je l'associe comme tel. Ma sœur fait un truc horrible avec un chaton. Elle le jette dans une petite mare pendant que je hurle et pleure. Elle, elle rit et il meurt.

Les grands sont dans la maison et je comprendrai beaucoup plus tard que ma sœur a exprimé comme elle l'a pu sa propre peur, après avoir capté l'atmosphère mortifère du moment. Quand maman revient quelque temps plus tard, je n'ai plus la notion du temps de son hospitalisation, je sais que sa fragilité est à vie.

Les pulsions de désespoir, entre des périodes plus ou moins longues de bonheur à vivre, seront ses invitées surprises pendant longtemps.

De la maison de mes grands-parents, où nous avons passé de nombreux week-ends pendant les trois années qui ont suivi, je garde des images comme des instantanés dans ma mémoire.

Je grimpe, silencieuse, les quelques marches qui séparent le salon de la chambre de mon oncle. J'entends encore le son des cordes de sa guitare pincées par sa main maladroite. Je me

souviens du matelas posé sur le sol face à la porte, lorsqu'il donnait un tour de clé puis m'allongeait.

J'ai sept ans tout au plus, peut-être moins. Il en a dix-sept. Dans cette géographie des lieux restée intacte, mes souvenirs sont comme une suite de clichés photographiques.

J'écarte les jambes parce qu'il me le demande. Il explore mon sexe de petite fille, avec ses doigts, sa langue, observe ses réactions, nos réactions.

Il m'effeuille pétale après pétale, je t'aime un peu, beaucoup, à la folie je me dis dans ma tête d'enfant. Je suis transie de peur et de honte lorsque j'entends le bruit des rires et des paroles à travers les parois de la chambre. Livrée aux mains de ce jeune homme, j'accepte expérimentations, transgressions, violences atomisées dans le lieu clos de la famille. Je suis captive parce qu'il est grand, beau et autoritaire dans ses recherches attentives.

Je l'aime comme on aime son bourreau.

Il est le jeune adulte, je ne dois rien dire, si je parle je trahis, trahir c'est être sale et sale, je le suis déjà. J'apprends à subir ses expériences. Je suis vaincue. Il faut laisser faire jusqu'à n'en plus pouvoir, jusqu'à en finir.

Alors je me tais, je me terre, je suis soumise et je participe. Je pourrais dire non, ne pas entendre ses appels, faire fi de son regard, mais je suis là quand il le veut. Cette obéissance me dégrade. Je suis souillure.

C'est moi qui suis humiliée parce que c'est moi qui subis. J'en porte le poids et j'ignore encore combien il sera lourd avec le temps.

Quand la maison devient trop exiguë pour les fantasmes de l'ingénieur, il m'emmène en balade dans sa voiture, à travers des chemins où personne ne risque de nous croiser. Je me souviens de mon trouble lorsqu'il annonce un tour. Se mêle à la fierté d'être celle qui part sous le regard envieux des cousines l'angoisse de ce qu'il va inventer.

Les mûres bordent la chaussée défoncée sur laquelle il conduit doucement. Je m'émerveille à la vue des fruits noirs prêts à être récoltés.

Nous pourrions en rapporter pour la famille. J'exprime ce désir de partage, l'idée que peut-être finalement, nous ne faisons rien de mal, juste cueillir des mûres. Il arrête la voiture, ouvre sa vitre, m'invite à passer par-dessus lui pour butiner ce qui est à portée de main.

Mais tout est déjà faux.

Je l'enjambe, commence à grappiller quelques fruits, attentive à écouter le glissement de la braguette. Il soulève ma robe, baisse ma culotte. Je connais la suite. Il n'ose pas encore jouir en moi. Trop petite. Lorsqu'il sent l'éjaculation arriver, il

m'attrape par la nuque et met ma bouche pleine de mûres sur son sexe.

Il faut le finir sans mot dire. Je ne sais pas encore que cela s'appelle une fellation.

Sept ans gravés en pleine bouche.

J'ai scindé le temps de mon enfance en deux.

D'un côté, il y a l'apprentissage de la violence avec les viols, presque sous les yeux des adultes qui ne voient rien, la difficulté à vivre de ma sœur et la dépression de ma mère.

Heureusement, il y a un autre côté.

Celui où j'ai les oreilles grandes ouvertes, les yeux en étonnement permanent et le cœur gai comme un pinson, dans ce pavillon où se construit un nouveau monde. J'assiste à des discussions enflammées au cours de cette période, quand la gauche et l'anarchisme entrent dans les foyers.

Mon grand-père, farouchement révolté, se fiche à coups de grande gueule de toutes les normes. Il a en face de lui mon père, historien, socialiste sans être encarté, qui lui tient tête dans des échanges intellectuels passionnants.

Et puis ces femmes – je pense à ma mère et ses sœurs – sont, elles aussi, des passionnaries qui défendent leurs idées et leur féminité. Chez les autres hommes, les compagnons de

mes deux tantes, il n'y a guère de convictions politiques. Le mari polonais de l'aînée découvre comme un enfant la consommation de produits inconnus jusqu'à son arrivée en France. Celui qui partage la vie de la cadette m'a laissé peu de souvenirs tant il n'est pas resté longtemps.

Les élans autour des questions politiques sont intenses, marqués par le balancier constant de la seule à être de droite, sans changer de cap, giscardienne puis chiraquienne, toujours de droite, Mamie, droit devant ! Elle écoute sous les volutes de ses longues cigarettes, parle peu mais quand elle ouvre la bouche, il n'y a pas à y revenir. Contre l'avis de tous, elle assume ses positions. Même face aux emportements de son fils aîné et de son mari, elle se sait soutenue par le regard silencieux du cadet, quoi qu'il arrive.

Même si je suis encore très jeune, je suis captivée par ces échanges sur le cours de l'histoire en actes. J'ai pleinement conscience de vivre entourée de culture.

C'est une famille talentueuse. Je le perçois avec toute l'acuité de l'enfance. Ma grand-mère est musicienne et s'est saignée pour que chacun de ses cinq enfants apprenne à jouer d'un instrument. Seule ma mère a décrété ne pas être douée.

Elle chante pourtant aujourd'hui avec une jolie voix de soprane dans une chorale.

L'aînée des filles joue de la flûte traversière, tout comme la cadette qui y a ajouté le violoncelle. Mes deux oncles

pratiquent le violon. Mamie, quant à elle, joue du piano et du clavecin. Tous nous chantons, et tous nous passons des heures à fredonner des variétés françaises, des airs polonais, allemands, italiens. On fredonne beaucoup, à la moindre occasion. L'art de la phonétique, pour interpréter des textes de langue étrangère, est devenu mnémotechnique au chœur.

Les petits-enfants, dont je fais partie, apprennent aussi à jouer d'un instrument.

Je rêvais de faire du piano, ma sœur aussi, et comme pour beaucoup d'activités, la priorité est donnée à son désir, histoire de compenser ses handicaps. J'étudie donc le violon sur proposition de mes parents.

J'apprends ainsi le même instrument que mon oncle qui en joue très bien.

De sept à quatorze ans, je vais prendre des cours, que je demande à interrompre l'année où je parle. C'est un instrument que j'ai encore beaucoup de mal à écouter aujourd'hui.

Très tôt, je me suis posé la question des fées.

Pourquoi ma sœur a-t-elle été accablée de toutes ces difficultés ? Pourquoi ai-je eu la chance de naître avec ces multiples facilités ?

Du temps où nous nous retrouvons en famille si régulièrement dans la maison des grands-parents, j'éprouve un malaise indéfinissable à observer le regard de ma grand-mère sur ma sœur. Elle ne lui plaît pas comme première petite-fille de sa descendance. Elle n'est pas comme elle l'a rêvée. Son regard influe sur la perception de maman, si sensible à l'appréciation de sa mère.

Ma grand-mère porte sur ses enfants un regard d'aigle, perçant, rarement satisfait sauf pour l'élite, son dernier fils.

Elle les a enfermés dans des clichés pour qu'ils deviennent ce qu'elle désire qu'ils soient, sans même en avoir conscience. Ils ont plié sous le joug de son autorité silencieuse.

Je la revois.

Elle est courbée sur le clavier, les doigts noueux mais toujours agiles, si légers sur les touches du piano. Chacun l'écoute religieusement.

Même mon grand-père, qu'elle craignait du temps de leurs premières années, respecte et savoure ces moments de grâce partagée. Lorsqu'il sortit de l'anonymat, ce fut un curieux équilibre qui marqua la suite de leur relation, entre admiration et mépris, mais c'est elle qui toujours exerce son emprise morale sur la progéniture. Lui ne sait pas s'y prendre, ou plutôt s'y prend selon ses humeurs du moment.



Dès leur enfance, les cinq enfants ont été suspendus à l'assentiment ou au dédain de leur mère. Sensible en premier lieu au seul critère de la beauté, c'est elle qui va fixer le carcan de la norme, sans expression de tendresse, laissant juste échapper un compliment, à de rares occasions.

J'ai toujours eu conscience de cet élitisme. Elle éprouve pour moi une espèce de tocade parce que je suis en miroir de ses rêves, la seule aux yeux bleus et cheveux blonds, elle qui n'aime ni ses yeux gris, ni ses paupières plissées. Aucun de ses enfants n'est blond, aucun n'a les yeux bleus.

Combien de fois ai-je entendu ma mère et ses sœurs évoquer leur trouille dans le métro ou le bus, lorsque, petites, elles surprenaient le regard de leur maman posé sur elles. Une tâche, un lacet défait, la robe tire-bouchonnée, les cheveux mal coiffés... Même si le plus souvent ce n'était rien, rien d'autre qu'une distance à leur égard, aimées mais pas adorées. Le seul à être adoré, c'est son dernier fils. Elle le trouve beau. Il correspond à ses critères malgré des yeux couleur noisette, et elle l'enveloppe de son amour. L'aîné est tout aussi joli, mais trop délicat, trop fragile, trop caractériel, comme son père.

Ma grand-mère range ainsi chacun de ses enfants dans une place arbitraire.

À l'aînée des trois filles, elle dédie le rôle de confidente, puis d'intellectuelle qui a le droit de déroger aux tâches ménagères pour travailler ses cours.

La seconde, ma mère, la personnalité fragile, emportée, pulsionnelle, incarne la révoltée, au détriment de tant de qualités physiques et artistiques.

La troisième est le vilain petit canard, celle qui rate, qui échoue, qui est maladroite et manque de bonnes manières. Elle ne deviendra qu'infirmière.

Le fils aîné, enfant joyeux, devient un adolescent morose. Il a un temps l'aspiration d'être un artiste comme son père, tente l'école des Beaux-Arts et ose être amoureux d'une jeune Guadeloupéenne à la peau claire, mais néanmoins noire. Il ne tarde pas à renoncer à son amour et à sa passion pour intégrer un poste dans un ministère, autre que celui de ses trois sœurs, mais quand même il devient fonctionnaire. Ça sécurise tant Mamie.

Le dernier est un enfant plutôt réservé, puis un adolescent séduisant et séducteur qui fait ses classes dans la consommation de jeunes et jolies jeunes filles. Il acquiert rapidement une certaine expérience et répond au souhait de sa mère en poursuivant des études d'avocat.

Ma grand-mère n'a été ni pire, ni meilleure que ces femmes, ces mères, ces hommes, ces pères qui, par l'acidité de leur prunelle, fragilisent leurs enfants à vie.

Quant à mon grand-père, je n'ai pas eu à grandir avec la violence que ses enfants, de sang ou de lien, disent avoir subie. Je porte un regard différent, de deuxième génération.

Chaque membre de la fratrie conserve les marques de blessures, d'humiliation physique ou plus souvent morale, et

chacun a de multiples récits de ce qui semble avoir été son empreinte dans son rôle de père : une absence d'empathie pour eux qui tant rêvaient d'être aimés.

Mon grand-père est davantage préoccupé à refaire le monde dans la création transgressive avec ses amis. Sa révolte tente de reconstruire, ou de déconstruire, l'humanité avec laquelle il a appris à vivre. Le rôle de père n'est pas son souci.

J'ai une photo en tête, découverte dans un album de famille lorsque j'étais petite.

Mes deux oncles doivent avoir respectivement sept et neuf ans. Ils sont en pyjama, très sagement plongés l'un et l'autre dans la lecture de magazines qui s'adressent aux adultes.

Je me souviens m'être demandé comment on pouvait laisser cette lecture entre les mains d'enfants d'une dizaine d'années. Il y en avait partout dans la maison et je me suis interdit longtemps de les lire. J'avais éprouvé un sentiment de saleté, quand j'en avais feuilleté un ou deux, et surtout d'incompréhension.

Mon grand-père mêle sa vie professionnelle à sa vie familiale sans aucune censure pour la maisonnée. Mamie a repris des études et veut devenir intendante puis cheffe d'établissement. Leurs cinq enfants ne sont épargnés par rien de la vie du couple. Il leur faut vivre avec des parents aux personnalités fortes. Leur quotidien est malmené par le

caractère ombrageux de leur père et ils craignent le regard exigeant de leur mère.

Ils grandissent, cahin-caha, chacun avec ses failles, comme tous les enfants. Leurs fragilités ne sont pas accompagnées, encore moins réparées. Elles sont au contraire accentuées par le regard sans concession de Mamie et le désintérêt de mon grand-père. Elles laisseront des cicatrices définitives. Eux n'auront de cesse de quêter l'amour parental.

Le père biologique de ma mère et de ses deux sœurs, resté à Berlin, a fondé lui aussi une nouvelle famille, dans le même temps que ma grand-mère en France. Singulièrement, il devient papa de deux garçons à quelques mois de la naissance de mes deux oncles maternels.

Durant leur enfance et leur préadolescence, les trois sœurs partent un mois par an les retrouver. Puis ma mère décide, par solidarité avec sa propre mère, de ne plus faire partie du voyage estival. Elle en souffre beaucoup tout en espérant que cette attitude lui permettra de gagner un surcroît d'amour de sa mère, pour qui elle prend fait et cause dans des histoires de pension alimentaire.

C'est à la naissance de ma sœur qu'elle renoue le contact avec son père pour lui présenter ce bébé dont elle est si fière et par la même occasion son mari, notre père.

Il est alors coutumier de passer deux semaines à la montagne l'été. Des clichés sépia me reviennent à la mémoire. Je suis accrochée au pull de ma mère, qui donne l'impression de me traîner. Dès le plus jeune âge, nous avons fait des kilomètres de randonnées, dans cette belle région de montagne noire.

C'est alors l'activité favorite de toute la famille. Puis l'alpinisme devient l'apanage de mon père, montagnard émérite. Il tombe amoureux de ce sport extrême et fait plusieurs courses, avec mon grand-père allemand, puis avec ma mère. Par la suite, mon oncle maternel français participera à de nombreux séjours à la montagne avec nous.

Je me souviens d'une course en montagne, la face nord ou est de je ne sais plus quel sommet, au cours de laquelle mon père fait une chute. Je revois son arrivée en hélicoptère. Il a le pied fracassé, le visage meurtri. Il a dévissé et mon oncle, qui l'assurait, l'a vu passer au-dessus de lui puis retomber en contrebas.

Je dors tête-bêche dans un lit superposé avec ma cousine. Nous occupons toutes deux le sommier du bas, ma sœur dort à l'étage. Ma cousine, c'est la sœur de cœur que je n'ai pas eue. Je veux dire celle qui n'est pas autiste et avec laquelle la relation d'enfance est simple. Tellement.

J'ai des images comme des flashes, peut-être n'est-ce pas le premier souvenir mais c'est celui dont j'ai conservé trace.

Mon oncle vient nous souhaiter bonne nuit à nous, les trois petites âgées pour ma sœur de huit, moi de sept et ma cousine de quatre ans. Nous lui demandons une histoire. C'est une sorte de jeu.

Il s'assied alors entre nous, prend le livre d'une main, commence à lire, quand l'autre main disparaît sous la couette, cherche entre mes cuisses, immisce un doigt, pénètre dans la fente et, tout en poursuivant le récit, me caresse puis ne me caresse plus, me pénètre, lève les yeux de la page de temps en temps, me regarde.

Je sais que je ne dois rien dire ; je sais déjà ce que je devrai faire. Le récit s'achève, les bisous claquent, la lumière s'éteint. Les parents viennent nous embrasser.

Ma sœur et ma cousine s'endorment, pas moi, encore si petite. Je ne dois pas dormir ou il me réveillera. Il vaut mieux attendre. Dans cette même chambre se trouve au sol le matelas sur lequel il ne va pas tarder à venir s'allonger.

Ainsi est organisée la répartition des couchages dans le petit appartement de montagne. Il va m'appeler dans l'obscurité et je quitterai mon lit pour me glisser contre lui. Il saisira ma tête entre ses mains, la fera descendre le long de son torse, puis sur le ventre. Je prendrai alors le sexe durci à pleine bouche, bouche d'enfant, exécuterai ce qu'il attend.

Depuis combien de temps cela dure-t-il, je ne m'en souviens plus. C'est la première image que j'ai en mémoire de l'inceste. Je ne pense pas qu'elle corresponde à la réalité tant l'exécution de cette fellation est naturelle. Je sais simplement que je peux mettre une date sur ce souvenir.

L'année de l'accident de mon père, j'avais un peu plus de sept ans.

À dater de cet été et de cette chute, mon père ne fera plus de sommets à risques. L'opération de son pied s'est mal passée et il en gardera une légère boiterie.

À la rentrée suivante, nous déménageons, quittons la cité H. L. M pour une petite maison en bordure de forêt, dans la région parisienne.

Les trois années qui suivent cette installation sont des années de bonheur, une parenthèse où je décide inconsciemment de mettre mon cœur à l'abri des émotions des grands.

Je sais aujourd'hui que cette période qui précède l'entrée en puberté est une phase de latence.

Je mène alors une vie heureuse de petite fille, brillante à l'école même si un jour, mes parents sont convoqués par l'instituteur qui s'interroge sur ma précocité et mes enfantillages en classe. Je suis espiègle, sans cesse prête à dire ou faire des bêtises, mais fragile également, toujours entre rires et larmes. Il est vrai que je suis de loin la plus jeune de la classe, mais ce qui trouble mes parents, c'est que j'ai un comportement très différent à la maison, où je me montre sage et responsable.

Il ne leur vient pas à l'esprit que peut-être, cette différence d'attitude peut signifier autre chose. Le soir à table, ils me rapportent leur échange avec le maître et expriment leur étonnement, sans aller plus loin.

Ma sœur et moi sommes dans la même école primaire. Elle est deux classes en dessous de mon niveau. C'est une souffrance pour l'une comme pour l'autre mais elle sait pouvoir compter sur moi aux récréations pour prendre sa défense, ou me battre quand d'autres enfants se moquent d'elle et de ses difficultés.

Mes parents ont repris leurs études l'un et l'autre. Ma mère prépare le CAPES de lettres modernes et mon père, celui d'histoire-géographie. Ils sont inscrits à la faculté de Vincennes, lieu à la renommée sulfureuse pour l'engagement des enseignants à gauche toute, et bel espace de séduction entre étudiants.

Ils ont l'air heureux.

Plus tard, je découvrirai leurs frasques et leurs infidélités réciproques, mais de ces trois années, entre mes sept et presque dix ans, je garde un souvenir paisible. Les viols se poursuivent et je les subis sans en souffrir plus que ça, comme une banalisation de l'horreur. C'est un passage obligé dans le déroulement des week-ends quand nous sommes chez mes grands-parents.



Mamie n'en peut plus de cette petite maison. Elle ne l'a jamais vraiment aimée. Elle s'y est installée pour les enfants et c'est mon grand-père qui l'a construite.

Il a une petite cabane au fond du jardin où il s'isole pour ne pas entendre les cris et les rires des petits-enfants. Il passe trois jours par semaine à Paris dans un pied-à-terre qu'il a acheté.

Pendant des années Mamie n'a pas de pièce personnelle pour travailler, préparer ses cours, s'isoler de la marmaille. Mon grand-père finit par lui construire une extension dans laquelle elle peut se retrouver mais elle continue à n'être pas heureuse dans ce lieu. Elle achète le *Bertrand* toutes les semaines. C'est un magazine de biens immobiliers à vendre. Elle sillonne dans un premier temps la Normandie, fantasmant sur l'acquisition d'un petit haras qui répondrait à sa passion du cheval, partagée avec son fils cadet. Au volant de sa petite voiture, elle explore dès qu'elle a du temps libre des propriétés qui la font rêver, mais le budget est toujours trop élevé et elle renonce à chaque fois.

C'est une période où le nom de mon grand-père commence à circuler, tout comme son succès auprès des femmes. Mamie le sait. Elle en souffre, lèvres pincées mais sans mot dire.

Elle ferme la porte de sa chambre pour le sexe et reste à l'écoute de son mari, confidente à tout jamais.

Que d'heures elle va passer à tout entendre de ses déballages qui ne lui épargnent rien. Ni ses questionnements

existentiels, ni ses colères à l'encontre de tel ou tel, ni la lecture de ses écrits, ni le récit de ses peines de cœur ou de cul. Quand il est à Paris, il lui téléphone pendant des heures. Je revois le visage impassible de ma grand-mère, qui opine d'un « oui », scande « hum hum » ou « mais si je t'écoute », tout en regardant le programme de télévision.

Mamie décide de resserrer le périmètre de ses investigations immobilières et de les concentrer sur l'Oise.

Un jour, au cours de ses pérégrinations, elle tombe dessus. Cela porte le nom de château mais ce n'est pas un château. C'est une merveille du XIX<sup>e</sup> siècle, qu'elle visite d'abord seule. Elle a un coup de foudre. Elle y emmène mon grand-père peu de jours après et il partage son engouement. Il y a beaucoup de travaux car la bâtisse est à l'abandon depuis plusieurs années, mais ils décident de se lancer dans l'aventure et en font l'acquisition.

La demeure, comme je l'appelle, est bien plus romantique que son titre prétentieux de château. Elle est dissimulée sous de la vigne vierge et une glycine sans âge, chaque encoignure de la façade est sertie de carreaux en faïence peints, des briques et des moellons enchâssent deux bow-windows. Elle est nichée au cœur d'un grand parc, où coule un bras de rivière poissonneux dans lequel les uns et les autres, un certain temps, prendront plaisir à se baigner l'été ou à glisser sur l'eau gelée l'hiver.

Ce n'est pas tant la maison principale qui en impose que les espaces d'habitation dédiés en d'autres époques à la sujétion, et qui deviendront le repaire de mon grand-père.

Ils sont prolongés par une sobre chapelle qui donne une touche d'humour tant le couple de mes grands-parents et sa descendance sont des athées radicaux. Les temps changeront la foi, plus tard.

L'acquisition de ce château est une consécration : retrouvailles avec un paradis perdu pour Mamie, rêve réalisé du fils de prolétaire pour mon grand-père. Chacun d'eux y trouve son compte. Les enfants sont grands. Tous vivent ailleurs, sauf le fils cadet, qui investit dans un premier temps un appartement situé dans les communs, puis s'installe dans l'une des chambres de bonne, au dernier étage de la demeure.

Je ne sais plus si c'est juste avant ou juste après notre départ en Afrique que mes grands-parents ont acheté le château.

Mes parents, ma sœur et moi partons vivre au Tchad. Ils ont hésité entre deux propositions de travail. L'une pour Tahiti qui nous a fait sauter de joie. Une autre pour le Tchad dont ma sœur et moi ignorons tout. Ils font le choix de l'Afrique noire.

Quand la porte de l'avion s'ouvre, nous sommes saisis par une chaleur incroyable, chargée d'humidité. C'est la saison des pluies. Les odeurs mêlées de poussière, du parfum des bougainvilliers, de relents d'ordures me prennent à la gorge. Je capte que les sensations vont être intenses.

Après quelque temps passé à l'hôtel en attendant un hébergement, nous nous installons dans une case. Il y a des cases en torchis avec un toit de paille pour la majorité des Tchadiens, et des cases en dur, plus ou moins grandes, réservées aux coopérants et aux militaires. Quant à l'élite locale, elle occupe de somptueuses villas.

Dans le jardin trône un énorme baobab entouré de fleurs incroyables. Je reprends l'habitude de marcher pieds nus, comme en Algérie. La pluie tombe à torrents et c'est bon de se faire tremper par ces averses brutales et tièdes.

Il y a un grand marché à N'Djamena. La viande repose à même le sol, au mieux sur une bâche de plastique couverte de mouches. Je découvre une multitude de fruits inconnus jusqu'alors. Le poisson est présenté dans des cartons pleins de glace qui ruisselle, les épices sentent fort. Les femmes s'invectivent, chantent, rient, les hommes palabrent.

J'ai un vélo. Il n'y a pas encore de lycée français. Je ne suis pas très grande, je suis toute blonde, très blanche. Je fais ma rentrée en sixième et me retrouve avec des femmes qui ont des seins et des fesses. Je découvre rapidement que l'Afrique noire, c'est du plein cœur. Après trois ou quatre embuscades d'enfants de mon âge qui me font tomber de vélo dans des fossés d'eau saumâtre, je prends conscience que les Français, et les Blancs en général, sont des pilleurs. Je réalise que mes parents se bercent d'illusions. Ils ont été nommés conseillers pédagogiques pour participer à l'ouverture du lycée français et épauler les Tchadiens dans l'écriture de programmes adaptés à

la réalité du pays, mais la population ne veut pas de la présence des Blancs.

C'est la guerre au Tchad. Le sud est inaccessible. Nous sommes à l'époque de l'enlèvement de Françoise Claustre par Hissène Habré. Je capte tous ces événements de l'histoire et les effets de la colonisation avec les yeux grands ouverts d'une enfant qui découvre la violence de l'intrusion expansionniste.

Ma sœur est à l'école primaire. Il y a beaucoup plus d'enfants blancs que d'enfants noirs. Quelques mois après mon arrivée, le lycée français ouvre ses portes et je vais avoir mes deux parents comme enseignants, le temps que la totalité de l'équipe pédagogique se mette en place. La plupart des adolescents avec lesquels j'étais scolarisée dans l'autre lycée ne vont pas venir. Les rares à être inscrits sont des enfants de diplomates.

Le changement de rythme est radical. La nuit tombe à six heures. Le matin nous nous levons tôt, parce que les cours se déroulent de sept heures trente à treize heures trente. Après, il fait trop chaud. La sieste est obligatoire et je confirme cette passion de la lecture, arrivée si tôt dans ma vie de petite fille.

J'ai une seule mais très bonne amie avec laquelle je fais les quatre cents coups. Nous aimons beaucoup nous donner des défis. L'un de nos jeux favoris est de couper des citrons verts en deux, de les saupoudrer de pili-pili, puis, à califourchon, planquées dans un arbre, c'est à celle qui réussira à boire la totalité du jus. On devient toutes rouges, on tousse. Parfois on a très mal au ventre, mais c'est notre secret.

Mes parents deviennent amis avec un couple qui a deux fils et une fille. Nous partons régulièrement pour des virées en traversant la rive du Chari qui nous mène au Cameroun où il y a une immense réserve d'animaux sauvages. Le récit de ces découvertes mériterait à lui seul l'écriture d'une nouvelle, tant nous y vivons de péripéties et tant l'émerveillement de voir la faune sauvage libre est intense.

Quand nous ne partons pas au Cameroun, nous passons les week-ends au bord du Chari, à nager, faire du bateau, jouer, refaire le monde. C'est une existence de luxe.

Mes parents ne voulaient pas recruter de boys quand ils sont arrivés. Mais très vite, sous la pression des autres coopérants, et sous couvert de participer à l'économie locale du pays, il y en aura deux : l'un pour la cuisine et l'autre pour le ménage et le linge.

Durant cette première année au Tchad, j'oublie les week-ends chez Mamie et mon grand-père. J'oublie mon oncle. J'oublie les viols.

C'est sans compter sur le fait que la scolarité se termine en mai et recommence en octobre. Nous partons donc, ma sœur et moi, passer le mois de juin chez les grands-parents, pendant que papa et maman continuent de travailler.

L'enfer recommence dès mon arrivée dans la demeure. Je l'accepte avec la même passivité qu'avant notre départ de

France.

Mamie aime bien chiner. Elle a toujours aimé ça. Elle a trouvé plein de meubles d'époques différentes chez des antiquaires mais surtout chez des brocanteurs. L'ensemble des pièces du château est de bric et de broc et pourtant, il y a une belle harmonie dans chacune d'entre elles. Quelque chose d'un peu suranné et bourgeois donne un cachet d'ensemble et comme toutes les peintures ont été refaites, les vitres changées, la demeure a vraiment trouvé une harmonie.

Le rez-de-chaussée dessert des salons, la salle à manger, la cuisine et d'autres pièces encore. L'étage appartient à mes grands-parents essentiellement et tout en haut, au dernier étage dans les combles, différentes pièces ont été aménagées en chambres ; celles de mes deux oncles, mais aussi deux autres mansardes pour les petits-enfants et pour l'une des trois filles.

Au premier étage, Mamie a un espace de reine. Une grande pièce qui sert de chambre et de bureau, un dressing en parquet de chêne et une salle de bains. Le couloir conduit ensuite au bureau et à la chambre de mon grand-père, très peu meublés, dans un style monacal qui donnent sur l'arrière du parc où coule le bras de rivière. En face, il y a une grande chambre d'invités qui sera essentiellement occupée par ma mère ou ses sœurs.

Dans les mansardes, ma grand-mère a fait poser du papier Liberty à petites fleurs parme. Dans celle qui sera la mienne, l'année où je vivrai chez eux, il y a deux lits à rouleaux de chêne, couverts d'édredons moelleux, qui se font face. C'est très romantique.

Quand ma sœur et moi arrivons pour ce premier mois de juin, mon oncle s'est aménagé un trois-pièces dans les communs. Il a une copine avec qui il partage ce lieu, mais quand elle n'est pas là, il vient dormir dans les combles. Je n'ai plus de souvenir des viols. Je sais simplement qu'ils se poursuivent mais j'en pressens d'autant moins le danger qu'il est amoureux ailleurs. Assez vite pourtant, leur histoire se termine et il s'installe à demeure dans la chambre qui est au-dessus de celle de sa mère et à quelques mètres de la nôtre. Juste quelques mètres pour venir me chercher. Les tomettes de terre cuite sont couvertes de tapis moelleux.

À la rentrée scolaire suivante, maman ne se joint pas à nous. Nous repartons en Afrique, mon père, ma sœur et moi. Maman reste à Cannes. Je n'ai jamais vraiment su ce qu'il s'est passé, mais elle traverse un nouvel épisode dépressif. Elle finit par nous rejoindre quelques semaines plus tard. Cette année-là se déroule comme la précédente, avec beaucoup de voyages, d'excursions. Papa réussit à avoir une autorisation pour aller dans le sud du Tchad. Nous y partons tous les quatre et c'est une épopée anthropologique dont je perçois la dimension d'aventure et de rencontre avec l'autre.

Hissène Habré tente de prendre le pouvoir à la faveur d'un coup d'État. Je n'ai pas vraiment peur lorsque j'entends les kalachnikovs et les mitraillettes. Nous sommes calfeutrés dans la maison. Ce n'est que quelques jours plus tard que je prends conscience de la réalité de la guerre. Les cases de la population au bord du Chari sont en partie brûlées, saccagées. Il y a des corps gonflés, violets, qui flottent sur le fleuve en



répandant une odeur suffocante. Dans les rues de N'Djamena, en terre battue, dominant l'odeur des tas d'ordures à ciel ouvert qui peuvent atteindre deux à trois mètres, règne cet effluve particulier de charogne. Le pouvoir n'est pas renversé et le temps reprend son cours.

En avril, ma mère part prendre du repos dans un complexe hôtelier du Cameroun.

Il faut dire qu'elle peut en avoir besoin. Toute la ville est au courant d'une liaison qu'elle a avec l'un de ses collègues, aux yeux et à la vue de tous. À l'école, j'entends « Ta mère la pute ». Ma sœur et moi regagnons la France comme l'année précédente au mois de mai. Rien n'a changé sauf que je suis maintenant une préadolescente réglée. Comme depuis tant d'années, nous visitons un nouveau pays une quinzaine de jours, mi-juillet, avec les parents. Cette fois-ci, c'est l'Irlande. Ensuite nous retrouvons mes tantes ainsi que leurs compagnons et mes cousines. Il n'y a, à cette époque-là, que des filles de deuxième génération dans la maison du Larzac. Puis nous revenons au château des grands-parents avant notre départ pour le Tchad.

Je me souviens d'une scène. Je suis assise entre les cuisses de mon père, sur l'un des deux piliers de l'escalier dans la cour des communs. Mon oncle est assis sur l'autre pilier. Ils discutent ensemble. Je me sens protégée par mon père et en même temps, je ne comprends pas qu'il ne saisisse pas la nature des regards que m'adresse mon oncle. Bien plus tard, je réaliserai combien la sexualité traverse les adultes de cette

famille et de cette époque, au point que l'inceste n'est même pas pensable.

Mes parents ont signé un contrat de quatre années avec le ministère de la Coopération pour exercer au Tchad.

Mais la troisième année, tout va basculer. C'est l'année du chaos.

Ma mère a cessé sa liaison avec son amant. J'apprendrai plus tard que mon père, de son côté, cumulait les maîtresses.

En ce début d'année scolaire, vers la fin du mois d'octobre, débarque un couple. Il est de tradition que les nouveaux coopérants soient accueillis par les plus anciens.

Lui est volontaire du Service national et elle doit intégrer le service pédagogique où mes parents travaillent. Elle a vingt-cinq ans, ma mère en a trente-trois. Elle mesure un mètre soixante-quinze, ma mère, un mètre cinquante. Elle vient d'une famille de la nouvelle bourgeoisie parisienne. Son amoureux doit avoir vingt-huit ans. Il est de sang bleu, belge. Il est alcoolique et se drogue. Leur séjour au Tchad est une sorte de cure de désintoxication, en version humanitaire. C'est ce que je pense du haut de mes douze ans. Je commence à développer un certain humour qui me protège de la médiocrité que je perçois chez les grands.

Mes parents les accueillent et tous leurs amis ouvrent les bras à ces nouveaux venus. Ils sont reçus plusieurs fois à la

maison et lorsque papa et maman reçoivent du monde, j'applique les consignes à la lettre. Mettre des chaussures, utiliser ma serviette, ne pas mettre les coudes sur la table, attendre que la parole me soit donnée pour parler, ne pas mâcher la bouche pleine. Ma serviette tombe à terre.

Je me baisse pour la ramasser et là, je vois les pieds de papa et ceux de cette jeune femme se caresser. Je me redresse, les regarde, mais il semble ne rien se passer et je ne peux pas faire de nouveau tomber ma serviette pour vérifier.

Au collège, j'ai de très bons résultats dans les matières littéraires, mais c'est le début de mon entrée en guerre avec la logique, le rationnel, les mathématiques. Je suis en conflit avec certains professeurs et m'installe dans le rôle de la forte tête. Les autres élèves me surnomment « grande gueule » – ou « grande bouche », au mieux.

Nos voyages dans la réserve se poursuivent et de nouveau maman ne va pas bien. Elle part encore au Cameroun pour se reposer, me dit papa. En fait, je saurai plus tard qu'elle lui a demandé de faire un choix.

Ma sœur et moi nous retrouvons seules avec notre père, mais nous en avons l'habitude. Un jour, nous faisons une excursion sur une presqu'île au bord du Chari avec des amis, dont la jeune femme et son compagnon. On se balade, on s'égaie de part et d'autre. Brusquement, je prends conscience que mon père et la jeune femme ne sont plus avec nous.

Je les vois réapparaître plus tard, au loin, sortant de derrière des bosquets. Je ne suis que dans l'intuition mais un déclic s'opère dans ma tête de préadolescente.

Quelques jours plus tard, avec les mêmes amis, on décide un soir d'aller au cinéma. C'est un plaisir que ce cinéma à ciel ouvert où la mixité de la population offre, à elle seule, une vraie séance d'observation. Pendant que nous faisons la queue, la jeune femme déclare un violent mal de tête. Notre père propose de la raccompagner chez elle, alors que son compagnon reste avec nous. Après la séance, papa nous attend à la sortie du cinéma. Nous rentrons à la maison tous les trois.

Je ne sais toujours pas aujourd'hui pourquoi j'ai traversé ma chambre pour me rendre dans celle de mes parents, pourquoi je me suis baissée sous le lit, du côté où dormait habituellement ma mère. Je trouve le gilet de la jeune femme. Je le laisse à sa place. Je retourne dans ma chambre me coucher. Mon père vient me dire bonne nuit et je lui demande s'il a fait l'amour avec elle. Je lui dis de me regarder dans les yeux. Il me regarde droit dedans.

– Mais non, Corinne, qu'est-ce que tu vas imaginer ?

Je perds mon père.

Maman revient. Je ne dis rien. Je sais qu'elle sait. Les disputes deviennent de plus en plus nombreuses et les absences de papa aussi.

Un jour, tard dans la soirée, ma sœur est dans sa chambre, moi dans la mienne. J'entends la voix de ma mère reprocher dans des hurlements à mon père d'avoir couché avec ma tante aînée, d'avoir fait porter à ma mère le poids d'un chagrin d'amour lorsque leur relation s'est terminée. J'entends aussi qu'il a eu une relation avec mon autre tante, la petite sœur de ma mère. Dans le même temps où j'écoute avec horreur, je n'ai qu'une idée en tête, la présence de ma sœur dans sa chambre. Elle doit être terrée, tant c'est l'émotionnel qui affecte en premier lieu ses relations sociales. On peut être autiste et comprendre parfaitement ce qui se passe autour de soi. Je pourrais ne pas passer par le salon, traverser la chambre des parents, puis la salle de bains et la retrouver, la serrer fort dans mes bras.

Je ne le fais pas, accablée par tant de laideur.

Mon père, qui tenait la route depuis toujours, devient brutalement un homme médiocre, sans barrière morale. Je grandis d'un seul coup.

Au collège, l'année précédente, on me disait « Ton père est cocu », maintenant on va me dire « Ta mère est cocue ». N'Djamena est une petite ville de province entre Blancs. Je garde le menton haut levé. J'apprends à ne plus regarder dans les yeux. Je me bagarre de temps en temps quand ma sœur appelle au secours dans la cour.

Le conjoint de la nouvelle maîtresse de mon père décide de retourner en France. Avant son départ, il vient passer quelques heures à la maison, un soir où ma mère est seule. J'écoute à

travers la porte quand à un moment je n'entends plus de bruit. J'ouvre tout doucement. Ils sont dans un recoin du salon, sur un canapé, en train de s'embrasser à pleine bouche.

La considération que j'ai pour les adultes est déjà passablement entachée mais cette scène ne fait que renforcer ma triste vision d'eux.

Il y a une nouvelle menace de coup d'État, qui risque d'être plus violent que le précédent. Mon père installe des matelas partout dans le salon pour faire un enclos de protection, et il s'en va. Il s'en va sous les pleurs de maman qui lui demande de rester pour nous protéger. Il lui répond qu'elle est forte, et que la jeune femme a besoin de lui car son compagnon est parti.

Le coup d'État a lieu et il est effectivement plus violent que le précédent. Des soldats perchés dans les arbres du jardin tirent à tout va. Ma sœur et moi avons peur avec des matelas pour seule protection. Notre mère, rongée par l'angoisse, n'arrive pas à nous rassurer. Notre père n'est plus là, il a choisi de ne plus être jamais là, nous le savons.

Ma sœur ne va pas bien. Elle va de moins en moins bien. Notre père lui manque. Il est depuis toujours sa béquille, elle a une relation fusionnelle avec lui. Il n'est plus là.

Un jour, en arrivant à la maison, à peine franchi le portail du jardin, j'entends des hurlements.

Sur la terrasse, je la vois en train d'étrangler notre mère. Ce n'est pas un jeu. Maman tente de se débattre mais ma sœur, quand elle entre en crise, a une force terrible. Ma mère va y passer. Je lâche tout, le cartable, le vélo et je me précipite. Le gardien de la maison, qui est un vieil homme, se précipite aussi et nous joignons nos forces pour desserrer l'étreinte sur le cou de notre mère. C'est une scène d'une violence inouïe.

Quelque temps plus tard, vers le mois d'avril, ma mère, épuisée, est hospitalisée à l'hôpital militaire de N'Djamena pour une cure de sommeil.

Ma sœur et moi sommes d'abord accueillies chez le seul couple d'amis resté présent auprès de notre mère. C'est étonnant comme les gens se sentent obligés de faire un choix dans une séparation.

Papa décide alors de se réinstaller à la maison pour s'occuper de nous le temps de l'hospitalisation de maman. Il ne s'installe pas seul. La jeune femme vient souvent avec le chiot qu'elle et papa ont sauvé de la noyade dans le fleuve du Chari. Depuis mon plus jeune âge je quémande en vain un chien ou un chat et là, elle a obtenu ce qui nous a été refusé.

Je n'ai qu'un souvenir de ces quelques semaines. Ma sœur hait la jeune femme mais elle n'ose pas l'affronter de face. Un jour, papa la découvre dans la salle de bains en train de martyriser la chienne. La jeune femme est horrifiée par la conduite de ma sœur dont elle ne comprend pas le handicap. Elle n'aura de cesse, dès lors, de faire en sorte que le lien entre ma sœur et notre père soit définitivement rompu.

J'entends dire qu'on donne à manger à maman à la petite cuillère pendant sa cure de sommeil.

Nous rentrons en France. Ma mère est en piteux état. Au mois de juin, nous débarquons toutes les trois chez les grands-parents.

Je revois encore la tête de mon grand-père à notre arrivée. Le caractère hystérique de ma mère l'a toujours exaspéré, probablement trop semblable au sien. Il fait une sacrée gueule. Mamie est égale à elle-même. Digne, contenue, les lèvres serrées.

Maman a la possibilité d'une mutation à Madagascar, mais celle-ci est soumise à la nécessaire consultation de ma sœur avec un psychiatre pour évaluer la pertinence d'un nouveau dépaysement.

Je viens d'avoir treize ans.

Ma sœur rencontre, début juillet, non pas un médecin psychiatre, mais une amie de ma tante aînée, psychologue. Celle-ci décrète que son état d'insécurité psychique rend impossible un nouvel ancrage à l'étranger.

Tout s'effondre pour maman. Le projet d'installation, qu'elle vivait comme un nouveau départ professionnel et la démonstration de sa capacité à nous assumer seule, n'existe



plus. Nous partons dans la bâtisse du Larzac rejoindre mes tantes, leurs compagnons et mes cousines. Je suis heureuse d'y retrouver ma préférée.

Il n'y a toujours pas d'électricité. Il y a l'eau, mais les toilettes sont des toilettes sèches situées à trois cents mètres de la maison. Avant, quand nous étions enfants, les parents organisaient tout un cérémonial. Nous partions dans la nuit à la queue leu leu en chantant « C'est le p'tit train de Paris-Bordeaux », géographie on ne peut plus approximative, sous la houlette d'un adulte, en se tenant par le pull les unes aux autres. Que des filles !

Maintenant je suis grande, mais il arrive souvent que nous y allions par paires pour se raconter des histoires. Un soir, je croise ma tante aînée au retour. Je suis seule avec elle dans la cour. Je lui demande s'il est vrai qu'elle a eu une histoire d'amour avec mon père. Un grand silence précède sa réponse. Elle hésite. Je lui dis qu'il faut arrêter de me mentir. Alors oui, effectivement, il y a eu une histoire entre papa et elle, alors qu'il était déjà marié avec maman. Elle est désolée que je le sache, mais oui, c'est vrai. Nous passons quelques semaines de pèlerinage dans ce lieu de villégiature puis nous rentrons, ma sœur, ma mère et moi, pour chercher un logement à Paris.

Maman a loué une deux-chevaux jaune citron. Elle fournit des efforts incroyables pour être dynamique et je me souviens que c'est très gai dans cette voiture qui n'avance pas et où nous devons hurler pour nous entendre. Alors nous chantons pendant tout le voyage. C'est une jolie parenthèse avant que la rentrée scolaire ne nous tombe sur la tête.

Nous sommes inscrites dans un collège-lycée du seizième arrondissement, ma sœur en cinquième et moi en troisième. Maman est nommée au débotté comme enseignante de lettres modernes dans un établissement tout proche. Papa n'est pas là. Il fait froid.

Nous nous installons dans un petit appartement avenue de Versailles. Arrive la rentrée.

Maman a fait le choix de dormir dans le salon pour que nous ayons, ses filles, chacune notre chambre. Elle attend que nous soyons couchées, le soir, pour déplier le canapé.

Depuis quatre ans, nous retournions toujours au Tchad à la fin du mois de septembre. Mais là, c'est un changement radical. Savoir que le gris va durer, que le froid s'installe pour des mois, est un choc psychologique pour toutes les trois.

Au collège, je me sens comme un petit singe parmi des adolescents qui font plein de manières. Les filles se pomponnent, portent des talons hauts, provoquent les garçons. Je suis toujours la plus jeune de la classe. Je n'ai pas d'amis. Je ne comprends rien. Je n'ai comme souvenirs de ma sœur à ce moment que sa façon de tourner tel un lionceau en cage dans sa chambre, et son visage triste.

Maman, très vite, est débordée par la situation. Elle est seule, confrontée chaque jour à notre désarroi, elle-même à des fonctions de professorat qu'elle a oubliées. Elle doit enseigner

le français à des hordes d'adolescents que ça n'intéresse guère. Elle est dévastée par un chagrin d'amour. Elle a plusieurs fois des crises de larmes au cours de ces premières semaines. Un soir, elle se dispute et se bat avec ma sœur. Je réussis à les séparer mais maman est dans un tel état que j'appelle le SAMU. Le médecin reste longtemps à ses côtés, téléphone à différentes structures hospitalières et finit par trouver un accueil à l'hôpital Sainte-Anne.

Maman ne veut pas partir, refuse de nous laisser seules. Le médecin insiste, lui injecte un sédatif et propose que je l'accompagne dans l'ambulance si je peux payer un taxi pour revenir à la maison. Nous arrivons toutes les deux aux urgences dans un climat de cauchemar, de cris, de pleurs. Elle est accrochée à moi et ne veut pas que je la laisse. Ma sœur est seule à la maison. Je reprends un taxi. Quand j'arrive, elle dort. Je n'ai pas encore vu *Vol au-dessus d'un nid de coucou* mais l'année suivante, la vision cinématographique de cet univers fera écho en moi.

Je tiens trois semaines. Nous nous réveillons toutes seules, ma sœur et moi. Je prépare le petit déjeuner. Nous partons en cours pour la journée. J'ai une seule copine, pas une amie, une fille de quinze ans alors que j'en ai treize. Elle est la fille d'un compositeur et veut devenir chanteuse. C'est une vraie poupée, elle rend les heures de cours plus légères. Elle est aussi paumée que moi. Je suis sûre qu'elle connaît l'inceste, elle aussi.

En fin d'après-midi, je retrouve ma sœur dans l'appartement. Ma tante aînée vient une fois par semaine pour

faire les courses, anticiper les repas, laver le linge et passer la soirée avec nous. Papa ne nous téléphone pas. Le week-end, nous allons chez nos grands-parents. Nous n'avons pas de nouvelles de maman. L'hôpital a demandé une rupture avec l'extérieur.

Trois semaines plus tard, nous rentrons, ma sœur et moi, d'un de ces périples à la campagne. J'ai pour consigne d'appeler Mamie pour dire que nous sommes bien arrivées. Je me souviens du ton joyeux de sa voix ce jour-là. Elle m'annonce que notre grand-père souhaite que je vienne habiter à la maison parce qu'il me trouve triste. Elle a déjà réfléchi à la possibilité de m'inscrire dans le collège qu'elle dirige et ils m'attendent. Mes grands-parents m'attendent. Moi. Pas ma sœur. Moi.

Pour ma sœur, elle dit qu'elle verra avec ma tante comment s'organiser.

Stupeur et tremblements. En premier lieu pour ma sœur. Cette mise à distance de la différence, à laquelle elle se confronte depuis sa naissance, se répète une fois encore.

En second lieu, si j'accepte, je sais déjà que je me mets dans la gueule du loup.

La question du balancier, du « Je n'en peux plus – je vais crever – je n'arrive pas à m'occuper de ma sœur toute seule – maman n'est pas là – papa non plus – le néant » et du « Si j'y vais – je meurs aussi » ne cesse de me marteler l'esprit.

Pendant tout le temps de l'appel téléphonique, c'est le chaos dans ma tête.

Et je finis l'appel en disant « Oui, merci Mamie. Oh oui. Merci. »

Deux semaines environ s'écoulaient pour que s'organise mon arrivée et la vie de ma sœur, seule.

La femme de mon grand-père en Allemagne a proposé de venir prendre le relais, le temps de trouver une gouvernante pour s'occuper d'elle.

Je suis inscrite en classe de troisième dans le collège de ma grand-mère et nous allons passer les vacances de la Toussaint chez elle. Pendant ces journées où nous n'avons toujours pas de nouvelles de notre père et sommes tenues à distance de notre mère, nous retrouvons les cousines et le goût de rire.

Mamie s'est occupée de m'installer une chambre rien qu'à moi, avec un joli bureau pour bien travailler, et quand je pense à ces moments je n'ai aucun souvenir d'une peine particulière de ma sœur. Je perçois juste qu'elle doit puiser dans le tréfonds pour lutter contre le sentiment d'abandon. La chambre où Mamie m'a installée est à cinq mètres de celle de mon oncle.

Je suis désormais à sa disposition.

À la fin des vacances, ma sœur repart dans l'appartement parisien et je reste dans la demeure de mes grands-parents.

Mon oncle vient me chercher régulièrement dans ma chambre. Parfois il a une copine. Je les entends crier et je me demande comment Mamie, dont la chambre est en dessous de la sienne, peut ne pas réagir.

Mamie et moi, nous instituons vite des rituels partagés. Chaque soir il faut fermer les innombrables vieilles fenêtres à crémones. Cette année-là, elle décide d'acheter deux cockers, dont l'allure snob provoque dans un premier temps les moqueries de mon grand-père, lui qui a toujours préféré les bergers. Mais il va vite les adorer. L'amour des animaux et leur défense est un crédo partagé au sein du couple. Une portée de six chiots naît. Je participe seule à l'accouchement dans un des box de chevaux où s'est réfugiée la chienne, en pleine nuit. Il faut nourrir cette meute et c'est une corvée bienfaitrice, doublée d'un spectacle ravissant qui me met en joie.

La première heure du premier jour de collège est un cours d'arts plastiques. Le professeur est superbe. À l'instant où je le vois, je sais qu'il va devenir mon amant et me permettre de vivre belle dans le regard d'un homme.

Je travaille intensément les matières littéraires et confirme ma résistance à tout ce qui est scientifique. Une façon de refuser le rationnel, l'explicable, le sens du monde.

Mon grand-père est présent du vendredi au mardi. Son premier roman se vend très bien et le succès, enfin, est là. Pour lui et Mamie, je suis un petit rayon de soleil, gaie, pleine d'humour, tenant tête, et jolie comme une Lolita. C'est une période de douceur partagée à trois, malgré les viols à l'envi de mon oncle.

Un jour, il est assis sur le bord de son lit. Je suis allongée, toute nue. Lui est courbé pour remonter son slip. Je lui demande s'il m'aime pour me faire ça. Il est courbé sur son pantalon. Il ne redresse pas la tête et me répond « Non je ne t'aime pas. Je t'aime beaucoup mais je ne t'aime pas. »

Il se relève et me regarde. Il me dit que de toute façon un jour je le dénoncerai. Il est debout face à moi. Je suis toute nue sur le lit. Je sais qu'il a raison. Un jour je le dénoncerai.

Il y a ses mots qui cognent :

« Non je ne t'aime pas. Je t'aime bien. »

La femme que je vais devenir s'en souviendra toujours. Ne pas être aimable malgré l'acceptation, le dos courbé, le cul tourné, les cuisses ouvertes, ne pas être digne d'être aimée.

Alors je mange, en cachette. Je me goinfre. J'avale jusqu'à la nausée des gâteaux secs, des pâtes à tartiner, tout ce qui me passe sous la main. Quand la satiété arrive, je vais aux toilettes et je m'oblige à vomir. J'ai toujours pratiqué de nombreux sports mais là, chez mes grands-parents, il ne me reste que les

cours d'éducation physique et sportive du collège. Je prends six kilos en deux mois. Personne ne voit rien sauf moi, sur la balance de ma grand-mère.

Je passe des heures à dessiner. Les mots ne sont pas encore arrivés jusqu'à moi. Quand il vient me chercher, mon oncle me demande comment je fais pour avoir autant d'idées au bout de ma plume d'encre. À l'encre de mes maux je pense.

Un jour, je suis dans une telle solitude de chagrin que je casse une ampoule en morceaux. Avec chacun des morceaux, je vais passer plusieurs heures à graver un mélange de circonvolutions sur le dos de ma main. Elle est en sang mais je trouve un apaisement dans la douleur. Le soir, quand je descends manger, il y a mes grands-parents et mes deux oncles. J'ai juste lavé le sang mais ma main est totalement striée. Je passe tout le repas à attendre une remarque, et rien. Personne ne me dit rien. J'ai fait cette œuvre dans la chair. Elle reste invisible aux regards.

À cette époque, il n'y a pas de salle de bains au dernier étage, dans les mansardes. Plus tard, quand je n'y serai plus, une douche sera installée. Mais cette année-là, il n'y a que des toilettes. Mon oncle ne se lave pas. Il se remballe et puis voilà. J'invente des stratagèmes d'innocence. À chaque viol, je vais m'essuyer aux toilettes avec l'idée que, peut-être, les spermatozoïdes ne rentreront pas. Il y a un petit lavabo. Je prends du papier toilette que je mouille avec de l'eau et je frotte encore et encore.



Quand Mamie n'est pas à son étage, je guette pour aller dans sa salle de bains, prendre une douche en frottant encore davantage. Je vis, à chaque viol, la peur d'attendre un bébé.

Les semaines passent. Mamie m'emmène voir maman une fois à l'hôpital. Elle a beaucoup maigri et son regard est vide. Elle parle en bredouillant tant le traitement médicamenteux est lourd. À la fin de la visite, sur la route du retour, je dis à Mamie que je ne veux plus venir dans cet hôpital.

Quelques jours avant Noël, papa vient nous voir un après-midi au château. Il est en France pour quelques jours. Il pose sur moi un regard d'inconnu et remarque ma prise de poids. Il a apporté des cadeaux. Nous avons, ma sœur et moi, la même petite chemise de nuit mièvre que nous ne porterons jamais, tant nous comprenons que ce n'est pas son choix à lui, mais celui de sa compagne. Il m'offre *Le Loup des steppes* d'Hermann Hesse en cuir relié et *Vipère au poing* d'Hervé Bazin...

Pour les vacances, ma tante et son mari polonais ont loué un chalet à Chamonix. Ils ont invité des tas d'amis, dont un interprète qui a pour mission de séduire ma mère. Elle a une permission de sortie et nous rejoint avec lui comme chevalier servant. Ma sœur, ma cousine et moi partageons une chambre avec trois lits côte à côte. Il y a plein d'autres jeunes et nous dévalons des pentes à ski ou en luge des journées entières. L'atmosphère est très étrange, mêlée de convivialité, de chansons, de rires et d'inquiétude latente des adultes vis-à-vis de maman qui tient à peine debout.

Un jour, mon oncle débarque. Il n'était pas prévu au programme mais il est là, avec une nouvelle compagne, au prétexte qu'ils vont rejoindre des amis non loin. Il profite d'un moment où ma sœur et ma cousine sont dehors pour m'appeler dans notre chambre. Il ferme la porte à clé et me baise contre la porte. Il y a plein d'adultes dans le salon qui rient et chantent.

À un moment, ma tante vient toquer à la porte pour me demander ce que je fais, si je vais bien. Il s'arrête et je réponds oui. Puis il reprend.

Le soir même, j'organise toute une mise en scène avec des médicaments pris à maman. Je n'en avale aucun mais je simule une tentative de suicide pour alerter les adultes. Ma cousine ne comprend pas. Je suis comme sa grande sœur. Elle a peur et appelle les parents. C'est mon oncle qui propose de m'emmener aux urgences. L'éclairage est blafard et les professionnels décident d'un lavage d'estomac. Je sais que je n'ai rien pris mais je ne peux rien dire puisqu'il est présent.

On me fait un lavage d'estomac.

Deux jours plus tard, je tombe à ski. J'ai une double entorse du genou. Je Nous.

Mon oncle est parti et je me retrouve avec un plâtre et des béquilles. Les grands ne sont pas interpellés par cette succession de maux qui m'arrivent. Tous sont focalisés sur l'état de maman et son mieux-être.

Comme personne décidément n'entend rien, je continue de m'empiffrer. Je mange, je vomis, dans un cycle sans fin.

Mais rien ne bouge. Ça continue. Chaque fois qu'il le veut, mon oncle vient me chercher.

Pourtant, je réussis à vivre de jolis moments. Je suis enfin débarrassée du plâtre et je reprends mes balades avec la horde de chiots qui grandissent. Le bras de rivière gèle. J'adore faire de la glisse sur la rivière gelée. J'aime beaucoup l'idée que la glace pourrait craquer d'un coup et m'engloutir dans l'eau très froide.

Je dessine encore et encore.

En cours, mes résultats confirment mon désintérêt pour les sciences et mon attirance pour les lettres. Le professeur d'arts plastiques est aussi moniteur d'escalade. Il organise un stage de varappe à Angles-sur-l'Anglin. C'est un très beau village. Je retrouve la prise de risque sportive qui m'a manquée ces derniers mois. J'ai déjà eu l'occasion de me frotter à la pierre en montagne avec papa les années précédentes en Allemagne. C'est une façon de me rapprocher de lui.

Nous sommes tous logés dans un gîte et je découvre le bonheur du flirt. Juste se tenir main dans la main en cachette, s'embrasser à baisers doux. Rien que ça et c'est déjà tant.

Au retour, le professeur a le projet d'emmener le club de varappe à Chamonix au mois de mai. La rumeur du flirt commence à se propager au collège mais aucun élève ne me fait de remarque. J'ai une sorte de force fragile qui n'autorise pas les questions. Ce professeur est marié et ce sont les adultes qui murmurent. Les adolescents se taisent, sidérés que cette réalité puisse exister.

J'aimerais tant qu'au moins mon oncle perçoive que je suis amoureuse. Peut-être qu'alors il arrêterait. Mais il ne pressent rien et continue ses visites nocturnes pour que je le rejoigne dans sa chambre.

Alors je mange encore et toujours plus pour aller ensuite régurgiter le trop-plein. Ma prise de poids s'est stabilisée. Je suis une jeune fille pubère aux formes généreuses, et non plus l'espèce d'élastique souple de l'enfance. Je deviens de plus en plus femme.

Un dimanche, je suis clouée au lit par des maux de ventre. Mamie téléphone au médecin de garde qui diagnostique une péritonite. Je suis transportée en urgence à l'hôpital le plus proche et opérée dans la nuit. Encore aujourd'hui, je suis convaincue que je n'ai pas eu plus de péritonite que de rhume au cerveau, mais simplement une hyperinflammation intestinale provoquée par ces conduites de boulimie.

C'est l'odeur de l'oignon qui m'extrait de l'anesthésie et je murmure en ouvrant les yeux :

– Ça pue.

Mon oncle est assis sur une chaise près de mon lit. Lui, encore lui, lui toujours.

Lorsqu'il quitte la chambre d'hôpital, ma voisine, une femme d'une quarantaine d'années, me fait remarquer avec douceur que cet homme a une bizarre attitude avec moi.

Les yeux clos, je pense que les étrangers voient, alors que ma propre famille reste aveugle.

L'opération s'est mal passée. Le chirurgien n'a pas ouvert au bon endroit et j'ai un drain pour éviter une surinfection de la plaie ouverte. Lorsque je sors quelques jours plus tard pour rentrer chez mes grands-parents, c'est lui qui vient me chercher. J'ai un gros pansement sur le ventre avec juste le drain qui sort.

Le soir, il ne me demandera pas de le suivre dans sa chambre. Il se couchera dans mon lit, derrière moi. C'est la première fois. J'apprendrai plus tard le terme de sodomie.

Quelques jours plus tard, mon père me téléphone du Tchad pour savoir ce que j'aimerais comme cadeau d'anniversaire. Je lui parle du stage d'escalade qui aura lieu dans à peine deux mois. J'ai envie de suivre sa trace, de me frotter au doux du dur de la pierre, de me suspendre à la corde en comptant sur l'autre, de me balancer dans le vide pour m'envoler vers le haut. Il s'engage à financer le coût de cette aventure.

Un mercredi, en montant dans la voiture pour partir en cours avec Mamie, je renouvelle ma demande :

– « Mamie, cette semaine d'alpinisme, je vais pouvoir y aller, oui ou non ? »

Ce n'est pas la première fois que je pose la question, mais depuis plusieurs semaines, ma grand-mère change de sujet, élude la question. Là, dans le lieu clos de la voiture, attentive à conduire, elle ne peut pas trouver de diversion. Son visage se ferme. J'ai appris à reconnaître ce masque qui n'autorise plus d'échanges. Je l'ai vu de temps en temps et même si cela ne me concernait pas, je sais qu'il est préférable de ne pas insister, et d'attendre. Je vois ses mains se raidir sur le volant. Ce raidissement gagne les bras pour atteindre la nuque. Elle se voûte. Son visage se fige.

– Tu n'iras pas.

– Mais pourquoi ? Tu es injuste, trop injuste. J'ai eu papa au téléphone. Il est d'accord. Lui aussi aime la montagne. Je veux prendre le relais, je veux faire comme lui. Je veux découvrir l'escalade, moi aussi !

– Tais-toi. Le problème n'est pas là !

Ces quelques mots me glacent. Moi qui pensais être invisible au regard des adultes, je réalise soudain que ma

grand-mère a compris.

– Je ne veux pas de ce voyage avec cet enseignant. Tu sais très bien pourquoi. Je suis déjà assez en porte-à-faux comme ça. On n'en parle plus.

Stupéfaite de la prescience de ma grand-mère, submergée par la colère, je me braque.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? Je n'en ai rien à foutre de ce prof. Qu'est-ce que tu crois, un vieux ? Ce n'est pas de lui dont je suis amoureuse. Tu me parles d'un type de trente ans quand je n'en ai pas encore quatorze. Qu'est-ce que tu fantasmes, là ? Ouvre les yeux. Occupe-toi plutôt de ton fils avec qui je couche chaque soir quand il en a envie.

Le temps s'arrête. Les essuie-glaces balaiant inlassablement le pare-brise. C'est une belle voiture, un peu bourgeoise, une Lancia bleue ou plutôt bleu-gris. Nous sommes garées sur le parking du collège. Nous sommes perdues dans la buée de l'habitacle. Le mouvement saccadé des essuie-glaces n'arrive plus à évacuer la pluie.

Pourtant, je devine nos visages dévastés. Nous ne nous parlons pas, chacune recluse dans sa solitude.

Mamie a les bras posés sur le volant, le corps figé.

Je viens de comprendre qu'à dater de ce jour, de cette heure, de cette interminable minute où nous nous sommes

tues, plus rien jamais ne sera comme avant. Et si cet avant-là avait un goût amer, je sais dorénavant qu'il préfigurait juste ce qu'il allait advenir du reste de ma vie.

Ma respiration se suspend aux dernières paroles qui claquent dans le silence :

« Tu l'as bien cherché. »

Je me tiens en équilibre au bord du gouffre, prête à basculer.

Déchirant la brume de ce jour de mars, alors que les giboulées se succèdent dans un ciel qui ne décolère pas, une sonnerie nous rappelle à l'urgence du quotidien. Nous émergeons de la voiture, saisissons nos sacs, claquons les portières, répondons comme nous pouvons aux salutations des uns et des autres.

Nous ne dirons pas un mot de plus sur ce qui vient d'arriver, chacune coupée de l'autre pour des années.

Arrivées à la maison, sans un mot, nous vaquons à nos tâches respectives. Je monte dans les mansardes où se trouve ma chambre avec lucarne donnant sur le ciel et vue plongeante sur le parc. Je m'attable au bureau pour y faire mes devoirs, évitant de penser à ce qui va se passer. Ma grand-mère fait de même, se réfugiant dans son lieu clos pour travailler.



Dans la cuisine, un peu plus tard, nous préparons le repas, donnons à manger aux chiens. J'ai pris la responsabilité de cette distribution, respectant les lois de domination qui structurent le groupe. J'y éprouve du plaisir.

Hormis l'accomplissement de cette mécanique silencieuse, gestuelle automatique qui évite de penser, je ne garde aucun souvenir du temps qui a suivi.

Y a-t-il du monde, mon grand-père est-il présent ce jour-là, mes oncles ?

Je ne me rappelle rien d'autre, à travers le rideau noir de la nuit, que des gestes répétitifs, lourds volets de bois à déplier, fenêtres aux crémones dans lesquelles la peau peut se pincer, table mise pour le dîner.

Pas un mot n'est échangé, rien de ce qui a été énoncé le matin n'est évoqué. Le poids de ce silence achève d'imprimer dans mon cœur la marque du déni. Un coup de scalpel ouvert au futur.

Il y a une incroyable résistance de l'adolescence à encaisser les blessures, quelque chose de sidérant dans la capacité à s'extraire de l'intolérable, à se retirer du monde, à se réfugier au plus profond de soi pour panser l'avenir. Mais ce temps ne dure pas.

Ce soir-là, je me suis promis de ne pas oublier.

Condamnée pour avoir parlé.

Plus tard, je raconterai.

Pas que le un peu sale. Le carrément dégueulasse.

Tout.

J'ai dit l'indicible pour sauver ma peau, mais je n'ai rien sauvé.

Les vacances de Pâques arrivent et il est décidé que je vais aller rejoindre ma plus jeune tante en Ariège. Elle vit avec ses filles et un compagnon dans une vieille ferme isolée au milieu des champs. J'adore ce lieu et j'aime cette femme qui est la seule à avoir mis des distances géographiques avec la famille. J'ai une grande confiance en elle.

Après quelques jours, je lui demande un soir, après le coucher des petites, s'il est vrai qu'elle a eu une relation avec papa. Elle ne cille pas et me répond oui. Elle me précise qu'elle se sentait très seule quand mes parents l'ont hébergée, après sa séparation. Elle a passé plusieurs semaines à la maison et je me souviens comme j'aimais m'occuper de sa fille aînée qui avait à peine deux ans. Elle me dit aussi que mon père aime les femmes, aime l'amour, aime faire l'amour.

Alors à elle je raconte tout. Pas seulement ce qui s'est passé pendant l'année en cours. Tous les souvenirs sur lesquels je ne peux encore poser une date précise mais je dis tout. Elle est infirmière et j'ai le secret espoir qu'elle va prendre le relais de la parole offerte. Je rêve en me disant qu'elle va téléphoner à son frère, aux grands-parents, enfin à tout le monde.

Ma tante cadette ne dira rien à personne de mes confidences.

De retour, je suis centrée sur le projet de périple en montagne dont l'échéance se rapproche et auquel je rêve comme une libération.

Je rappelle mon père en Afrique pour qu'il interfère auprès de ma grand-mère pour autoriser ce séjour d'alpinisme. Elle accepte, sans évoquer mes révélations.

Je voulais en finir avec cette traversée précoce du sordide. Sans cet enseignant d'arts plastiques je n'aurais eu le courage de rien. Il me faisait rêver avec son projet de varappe dans les Alpes.

Au retour de Chamonix, notre liaison se répand dans le collège comme une traînée de poudre. Ma grand-mère est montrée du doigt. Le professeur d'arts plastiques obtient une mutation en urgence pour retourner dans sa région d'origine. Sa femme le quitte et demande le divorce.

Je sais aujourd'hui que cette histoire a permis à ma famille de décider que j'étais une Lolita mal dans sa peau qui allumait les hommes plus âgés. Ce que j'ai socialement provoqué a facilité l'occultation de l'inceste révélé. Je les ai aidés en me donnant le mauvais rôle et en ne racontant que les viols de l'année en cours par quelques mots, sans remonter le cours de l'histoire.

Je les ai protégés tous et j'ai offert à ce clan la possibilité de mettre en œuvre l'omerta puis le déni.

Joli mois de mai, tu l'as bien cherché.

Je comprends vite au regard sombre de mon oncle qu'il ne s'approchera plus de moi. J'apprendrai plus tard que ma

grand-mère l'a convoqué le soir même dans sa chambre. Je ne saurai jamais ce qu'ils se sont dit. Tout est resté entre eux deux.

Pendant quelque temps, j'ai encore peur lorsque la nuit arrive et que tout le monde dort. J'attends que le silence soit absolu. J'entrouvre la porte de ma chambre pour vérifier qu'il n'y a plus de rai de lumière sous la sienne.

Il recommence à souffler dans ma tête un vent de légèreté et de liberté qui ressemble à celui que j'avais en tête, toute petite, en Algérie.

Le mois de juin arrive. C'est le temps des conseils de classe du troisième trimestre, et de l'orientation au lycée. Je complète la fiche des vœux en demandant une entrée en seconde littéraire option arts plastiques.

Ma grand-mère préside la réunion avec le professeur principal. Elle argumente pour refuser ce choix et convainc l'équipe pédagogique d'une seconde littéraire option mathématiques. C'est sa vengeance pour l'année qui vient de passer. Je vais entrer en résistance scolaire.

Je sais que j'ai trouvé les mots.

Au mois de juillet, nous partons, ma sœur et moi, avec papa, qui est rentré en France. Sacs à dos et tentes dans la voiture, nous traversons l'Italie et l'ancienne Yougoslavie pour aller d'île en île à travers les Cyclades. Ces trois semaines sont bienfaitrices de quiétude retrouvée. Un jour que ma sœur barbote dans la mer et que nous la regardons, je raconte à papa l'inceste et lui demande s'il est capable de mettre une date sur ce premier souvenir de montagne quand il a fait sa chute.

Il me regarde, anéanti, me répond « Oui, tu avais sept ans ». Il ajoute qu'il va casser la gueule de cette ordure. Il ne le fera jamais.

À notre retour, à l'aéroport de Roissy, maman nous attend. Elle est heureuse. Le traducteur est devenu son amoureux. Elle va bien.

Papa et maman se rencontrent pour décider de la répartition des responsabilités de chacun à propos de l'année scolaire à venir. Papa a acheté un petit deux-pièces dans une cité parisienne. Sa compagne a investi dans un studio à quelques numéros. Les parents s'arrangent pour que ma sœur vive seule dans le studio. Elle vient de passer une année en face-à-face avec une gouvernante polonaise dont elle me confiera plus tard que celle-ci s'occupait davantage d'inviter des amants que d'elle. Elle va donc poursuivre sa vie de déshérence.

Quant à moi, je dois vivre au vingt-quatrième étage à La Défense dans un appartement loué par maman. Son nouveau compagnon habite dix étages en dessous et elle y passe le plus clair de son temps.

Ma sœur et moi serons comme deux petites balles de ping-pong au cours des années à venir. Nous vivrons, chacune comme elle peut, au gré des difficultés que nos parents rencontrent avec l'une et l'autre.

Ce dont je suis certaine, c'est que c'en est fini pour moi de l'autorité parentale. J'ai perdu mon père et ma mère cette année-là. Ils peuvent s'escrimer autant qu'ils veulent. Dorénavant, je n'en ferai qu'à ma tête.

J'ai quatorze ans et demi. C'est le début d'une longue bataille solitaire avec le silence imposé par la famille.

Les années qui suivent sont celles d'une adolescente qui, peu à peu, devient une femme.

À quinze ans, je participe pour la seule et unique fois à la Fête de l'Humanité. Là, je rencontre le sosie de Joe Dalton, aussi petit que le personnage de bande dessinée mais avec une belle gueule. Il est cinéaste.

Quand je le croise cette première fois, il n'a réalisé que des courts-métrages. Il tient un stand avec un chanteur communiste et cette paire d'amis est un bonheur à écouter. Il a le projet d'un long-métrage sans financement autre que participatif. Nous allons tous les deux rencontrer mon grand-père pour travailler sur le scénario. L'entente entre eux est réelle, mais l'un veut donner une dimension morale à son film alors que l'autre souhaite en faire, à l'inverse, une grosse farce.

Au cours des deux années suivantes, je suis bien davantage sur les plateaux de tournage ou en garde d'enfants pour contribuer à l'achat de pellicules qu'en cours au lycée. Je subis

une année d'internat pendant laquelle je ne cesse de faire le mur. C'est mon père qui a pris cette décision, tant lui et maman ne savent comment me cadrer. Le film est sélectionné pour la Quinzaine des réalisateurs au Festival de Cannes et c'est un échec cuisant. Je comprends que l'option de mon grand-père était la bonne. Le film raconte l'histoire de la vengeance d'un père après que sa fille a été tuée par des policiers. Mon grand-père imaginait un film sanguinolent et rocambolesque à la manière des *Pieds nickelés*. L'acteur principal, qui joue le rôle d'un commissaire, pouvait magnifiquement s'engager dans cette satire, mais mon amoureux a choisi l'option d'une morale sauve. Le récit devient banal. Il présage aussi de l'inflexion artistique de créateurs qui ne veulent plus relayer l'outrance à vau-l'eau des années post-soixante-huit. Nous sommes en 1980.

Ma sœur, qui vit seule dans le studio, ne cesse de traîner sa désespérance chez les petits commerçants ouverts de huit heures à minuit. Je veille. Un jour, je débarque à l'impromptu chez elle. Il y a une odeur épouvantable et je finis par découvrir un morceau de viande avariée plein de vers. Elle est en train de prendre sa douche. Quand j'arrive dans la salle de bains, elle ne m'a pas entendue et me tourne le dos. Je découvre des traces de griffures qui lui lacèrent la peau.

Je m'effondre en larmes et lui demande ce qui lui arrive. Elle me répond que ce n'est rien. Un de ses amis, un soir.

Celle qui m'inquiète le plus, c'est ma cousine. Je ne l'ai pas vue ces deux dernières années de rupture avec la famille. Je découvre que dès l'âge de douze ans, elle a commencé à boire

des bières à la sortie du collège. Quand elle en a quatorze, elle se met à fumer des joints. Nous passons de nouveau de nombreux week-ends ensemble. Elle a toute une bande d'amis de la bourgeoisie versaillaise et tient à faire ses preuves dans la transgression. Je fume également, mais peu, et contrairement à elle que cette consommation rend sombre, je suis le clown de service.

Elle passe d'un style à un autre. Punk puis rockeuse, elle exprime comme elle peut son déchirement entre l'intellectualisme de sa mère et le consumérisme de son père qui gagne maintenant très bien sa vie comme interprète-traducteur.

Elle devient peu à peu aussi insupportable que désespérée. Chaque fois que ses parents ne sont pas à la maison, et c'est assez souvent le cas le week-end, ils nous confient la garde des deux petites sœurs. Elle fait preuve de responsabilité avec elles mais dès que celles-ci sont couchées, c'est la fête. Tous boivent, fument et puent le fric. Je la sens partir.

Un jour, je suis chez mes grands-parents, dans la cuisine. Mamie est en train de préparer le repas. Je suis assise sur le radiateur. Il y a mon oncle et sa jeune femme qui vaquent. Ils parlent des uns et des autres et abordent le sujet de ma cousine. Je les écoute, pas très longtemps. Je les interromps pour dire qu'elle est en train de se suicider. Elle est en très grand danger. Même si elle affirme tout maîtriser de ses consommations variées, ce qu'elle exprime est un appel désespéré.



Mon oncle éclate de rire et me répond que décidément, j'ai toujours eu du talent pour dramatiser. Sa femme rit aussi. Je n'ai rien à ajouter. J'ai dix-sept ans, ma cousine en a quatorze. Nous ne sommes que des adolescentes.

C'est la dernière fois que je vois ces trois membres de la famille pour un certain nombre d'années. C'est aussi une dernière dans cette demeure avant longtemps.

Les deux années de partage avec le cinéaste, entre quinze et dix-sept ans, sont des années d'intensité. Je ris, je vibre, je vis dans tous les sens. Si je ne suis pas amoureuse, je suis paradoxalement en plein apprentissage de ma féminité. J'apprends à dire non dans notre sexualité. Il y a des pratiques qui m'insupportent, tant elles m'évoquent le passé et le plaisir que j'ai pu éprouver enfant. J'interdis le cunnilingus mais je dis oui aussi et surtout à tout ce qui donne du plaisir à l'autre. Ce n'est pas dans ce lieu-là que le feu couve, mais dans celui de ma légitimité à devenir une femme.

Je m'interdis le droit à la place respectée auprès de l'autre. Mon compagnon est sollicité par des courtisanes de cinéma. Chaque fois que nous avons à vivre une situation de séduction où l'une s'aventure en terrain conquis, je suis une tigresse sans griffes. C'est normal qu'elle ose, puisque de toute façon, je ne suis pas à la bonne place, enfin à la place propre. C'est naturel de penser que cet homme est disponible puisque la Lolita qui l'accompagne est de passage. Trop jolie, trop jeune pour être honnête. Alors, je me mets en retrait, je laisse faire, j'observe,

je souffre en silence. C'est normal de n'être pas légitime puisque je suis sale à jamais.

Je le quitte dans le même temps que j'obtiens, non sans mal, mon baccalauréat. Le contraire eût été étonnant ; je n'ai pas travaillé et suis l'élève la plus absentéiste du lycée. Néanmoins, je suis assez fière de décrocher ce sésame avec deux sur vingt en mathématiques. Mon père m'inscrit contre mon gré en classe préparatoire. Je ne veux pas. Je souhaite intégrer la Sorbonne en philosophie et suivre le Cours d'art dramatique René-Simon. J'assume la responsabilité d'un salon de thé pendant le mois de juillet pour avoir un petit pécule. J'ai eu dix-huit ans quelques mois auparavant et sans en informer quiconque, j'achète un billet pour le Sri Lanka où je pars.

Arrivée à Colombo, je prends le premier bus qui mène je ne sais où. Après avoir traversé plusieurs villages, j'en découvre un pour lequel j'ai un coup de cœur, tant l'atmosphère y semble paisible. Je vais rapidement trouver une petite maison à louer pour trois fois rien. J'ai emporté plein de livres et je me mets à vivre au rythme de la population. Les gens sont chaleureux, il y a des musiciens anglais avec lesquels je sympathise. Un ami eurasien vient me rejoindre. La vie est douce.

J'ai transmis mes coordonnées postales à mon père pour le rassurer. Quelques semaines plus tard, je reçois un télégramme dans lequel il me rappelle la date de rentrée en classe préparatoire. Je ne réponds pas. Je laisse passer le temps. À la fin du mois de septembre, un nouveau télégramme alarmé arrive. Je décide de rentrer mi-octobre. Mon inscription à la

Sorbonne et au Cours Simon est validée. Du haut de ma récente majorité, je pense que c'est moi qui décide maintenant.

Je retrouve ma cousine préférée et passe à nouveau de nombreux week-ends chez elle. Nous sommes une bande dont très peu sont mineurs. Elle a quinze ans. C'est l'une des plus jeunes. Durant les six mois qui vont suivre, je participe activement à la légèreté sexuelle dans laquelle nous baignons. Un garçon différent à chaque fois pendant ces deux jours de week-end et même si le désir n'est pas toujours là, j'essaie d'intégrer cette norme.

Ma cousine a une attitude différente. Elle est en plein changement physiologique, son nez se busque, elle a de l'acné et le regard que portent ses parents sur elle n'est plus celui de l'adoration. Alors, en famille, elle se mure, s'oppose, provoque, alors qu'au-dehors elle est la bonne copine sur laquelle on peut compter dans la bande.

Un jour, nous sommes dans la cuisine avec son père et sa mère, elle fait l'apologie de l'argent comme seule raison de vivre. Son père sourit, sa mère pique du nez. Je suis exaspérée. Je me lève, lui donne une claque et m'en vais.

Je ne la verrai plus pendant plusieurs mois.

Entre l'université où je m'ennuie, les cours de théâtre où j'apprends à aimer davantage la mise en scène que le jeu d'acteur, un travail de surveillante dans le lycée où j'ai été élève, le temps file. Nous sommes trois à partager un petit

studio, une amie partenaire de philosophie et une autre, étudiante en langues orientales. Chaque soir, elles attendent ma sortie du théâtre jusque tard dans la nuit pour refaire le monde autour d'un repas. Nous dormons peu et les garçons ne nous manquent pas. C'est une période de latence amoureuse, de boulimie intellectuelle et artistique.

Je ne vois plus du tout ma famille maternelle, sauf ma mère, de temps en temps. Mon père et sa femme ont un petit garçon dont je m'occupe beaucoup, tant mon désir de maternité s'intensifie.

À presque vingt ans, je rencontre un homme dont j'idéalise la place de père potentiel. Il est l'opposé physique du mien et semble incarner la solidité. Je reste quelques mois encore dans le studio avant de venir partager son appartement. Je suis très fière d'engager ce qui semble être une vie normale avec un compagnon qui a un métier stable. Il est professeur d'éducation physique et sportive et coach de stars. Je trouve un équilibre que j'ai envie de partager. Après plusieurs mois d'hésitation, je finis par reprendre contact avec ma cousine et l'invite un après-midi du mois de septembre 1985.

C'est comme si le temps ne s'était pas écoulé, comme si nous nous étions quittées la veille sans nous fâcher.

Nous sommes heureuses de nous retrouver. Elle me raconte ses débuts à la faculté, son profond désintérêt, sa volonté de faire autre chose mais elle ne sait pas quoi encore. Je fais écho à ses propos en lui décrivant le conservatisme des enseignants de philosophie, moi qui espérais trouver du sens à la pensée et participer à l'élaboration d'un nouveau monde. J'évoque

également mes premières conclusions sur les cours de théâtre. J'ai davantage le désir d'écriture et de mise en scène que de plaisir à jouer. Je lui lis quelques-uns de mes poèmes. C'est la période où je commence à écrire.

Elle va aux toilettes et y reste un long moment. Quand elle en sort, je lui fais face sur le canapé dans le salon. Je suis interdite par son regard. Elle s'assied face à moi et je l'interroge sur ce qu'elle vient de faire. Elle n'oppose que peu de résistance à ma question et m'annonce qu'elle a sniffé une ligne de cocaïne. Je lui demande alors depuis combien de temps elle consomme ce produit et elle me répond que cela fait plusieurs mois mais que je ne dois pas m'inquiéter, qu'elle maîtrise parfaitement.

Malgré tous ces mois passés loin l'une de l'autre, je lui dis qu'il ne va pas m'être possible de garder cette révélation pour moi. Dès qu'elle aura franchi la porte, j'appellerai ses parents qui doivent être informés. Elle me répond qu'elle est majeure. Je précise que là n'est pas la question. C'est juste une responsabilité de moi avec moi, de moi pour elle. Elle ne cille pas, comme si elle était venue chercher cette décision. Quelques instants plus tard, elle part. J'appelle sa mère, ma tante aînée.

Presque quarante ans après, je me souviens parfaitement de cet appel.

J'ai les pieds sur le bureau et dès qu'elle décroche, je sollicite son attention sans être interrompue.

Je lui raconte l'après-midi et je remonte le fil des années qui se sont écoulées pour sa fille depuis l'âge de douze ans, les demis de bière, les joints, de plus en plus, et maintenant la cocaïne.

Dans un premier temps elle est sidérée, même si elle se doute que sa fille consomme de l'herbe. L'alcool, elle ne savait pas vraiment ; la cocaïne, jamais. Au cours de l'échange, elle passe de la sidération à l'anéantissement.

Je lui propose de venir manger avec elle pour chercher des solutions, trouver une prise en charge au plus vite. Elle m'invite à venir dîner le lendemain.

Quand mon compagnon rentre le soir, je suis bouleversée et lui raconte : ma cousine, la découverte, ma décision de dire, l'appel. Il propose de m'accompagner et j'acquiesce tant je pressens que nous ne serons pas trop de deux.

Lorsque nous arrivons chez ma tante, son mari est en conférence à l'étranger et ma cousine n'est pas là. Elle sait que je viens et a décidé d'être absente. Ses deux petites sœurs sont encore debout et il est évident, dans l'attitude de ma tante, qu'elle redoute le dialogue. Nous finissons par passer à table tous les trois lorsque les enfants sont couchées et nous évoquons la situation.

Mon compagnon est un spécialiste du sport et ma cousine aime beaucoup le ski. Elle est très douée et a envisagé un

temps de passer son monitorat pour enseigner. Il propose de se renseigner auprès de contacts qu'il a dans les Hautes-Pyrénées pour tenter de trouver un emploi de saison ou une formation. Il est encore temps, la rentrée a eu lieu quelques semaines auparavant.

Nous sommes tous les trois d'accord sur le fait que son environnement amical est délétère. Issus de la bourgeoisie ou haute bourgeoisie versaillaise, ce sont des jeunes pour qui l'argent coule à flots, et ils sont tout autant consommateurs que fournisseurs. Une fois cette évidence de créer une rupture, les sujets de conversation dévient habilement sur les uns et les autres, comme sait si bien le faire ma tante pour rendre l'atmosphère légère.

Sur le seuil de la porte, quand nous nous quittons, elle me remercie et ajoute que le problème doit être réglé d'ici le retour du père dans trois semaines. Je comprends brutalement que la fuite en avant continue parce que la situation ne pourra jamais se régler en trois semaines.

Ma cousine va partir en Suisse, chez un ami de la famille. Il est acteur de théâtre et sa compagne cantatrice. Il est au courant de la situation et organise de nombreuses activités sportives et culturelles pour faciliter la rupture et compenser le manque.

Mais elle éprouve des problèmes de sevrage, d'insomnie, de mal dans les os et de manque de tonus qui ne sont pas pris en charge médicalement. Elle passe quinze jours chez le couple et revient pleine de belles dispositions. Elle s'engage à

ne plus consommer quoi que ce soit, à travailler sur un projet de réorientation et à mettre de la distance avec son ancien environnement.

Je la revois juste avant Noël, rapidement. Son teint est devenu jaunâtre. Il y a dans ses yeux quelque chose d'un animal traqué. Le regard est intense puis vide, vide puis intense. Je lui demande si elle continue à consommer et elle me répond oui.

J'apprends par ma mère qu'elle va voler dans les sacs des uns et des autres chez nos grands-parents au moment du réveillon. Elle vole aussi chez ses parents qui cachent l'argent et les objets de valeur depuis qu'ils ont cessé de lui donner de l'argent de poche.

Au mois de février, je vis une surprise qui est un profond désir.

Mon compagnon et moi attendons un bébé. Il pensait, après dix années de mariage avec une autre, ne jamais pouvoir avoir d'enfant. Nous sommes émerveillés. J'appelle ma cousine tant j'ai le désir de partager cette nouvelle avec elle. Le téléphone sonne plusieurs fois dans le vide mais elle finit par me rappeler. Le ton de sa voix est lointain. Elle est dans des nimbos. Quand je lui annonce être enceinte, elle crie de joie. Je lui dis que même si nous ne croyons en rien toutes les deux, je rêve qu'elle devienne la marraine de cœur de ce bébé, à condition qu'elle accepte enfin d'être aidée, accompagnée par



des professionnels, de partir loin le temps nécessaire. Elle est heureuse et s'engage à essayer.

Un jour de juin, mon père me téléphone pour m'annoncer que ma cousine a été trouvée au matin, morte d'une overdose dans l'appartement de son ami du moment.

L'horreur. Absolue.

Il m'explique qu'une autopsie va être pratiquée. Elle révélera un état de santé catastrophique et confirmera le décès par héroïne. Une cérémonie orthodoxe doit accompagner le temps de la crémation au cimetière du Père-Lachaise quelques jours plus tard.

C'est pathétique. Ma cousine n'a jamais cru en rien.

Je suis stupéfaite par la mise en scène projetée. Je le dis à mon père. J'ajoute qu'il est hors de question que je cautionne cette mascarade alors que pendant tant d'années elle a appelé au secours. Il est furieux et conclut qu'il me représentera aux obsèques, que je suis décidément murée dans mon égoïsme.

Dans les jours qui suivent, les dangers de la drogue sont dénoncés dans les médias par des membres de ma famille, sans que ne soient évoquées les origines du mal-être qui peuvent mener un adolescent à se mettre en danger au point d'en mourir.

Je suis écœurée.

J'ai l'impression d'assister à la mise en scène d'une deuxième omerta. Il y a une propension incroyable aux coudes soudés dans cette tribu, dès que l'image sociale dévie de sa trajectoire lissée.

Certes, l'amour de tous est réel ; certes, la douleur et la culpabilité sont terribles, mais cette adolescente a demandé en vain de l'aide durant six années, et le silence collectif l'a ensevelie. Aujourd'hui encore, je n'ai pas de réponse claire sur ce lent suicide programmé. Que n'a-t-elle pu verbaliser et pourquoi aucun de ces adultes ne l'a écoutée...

Après mon refus d'assister à l'enterrement, je n'ai plus de nouvelles des membres de ma famille pendant plusieurs années.

Le jour de sa crémation, je lui écris une lettre et ne la lirai à personne. Elle est toujours dans mon portefeuille.

« Je ferai le silence au désespoir de toi, qui refusas au temps l'éclosion de ton être, et resterai muette à la horde déchaînée des pleurs et des regrets dont on te couvrira.

Tu es partie un soir, au terme d'un long voyage qui comptait à rebours tes années à venir et la voie sans issue que tu avais choisie a gravé sur ton corps l'ultime arrêt de vivre.

Sans un mot, sans un cri, sans te donner à voir, ta quête s'est lentement imprégnée du néant... dont tu savais parfaire les contours et les formes pour te forcer à croire en l'avenir de l'homme.

Je t'ai sentie parfois attentive et perdue à retrouver en toi des croyances incertaines. Je te voyais toujours déchiqueter sans douleur le présent et tes rêves en volutes de frayeurs.

Tu ne voulus jamais partager ces moments où ton âme s'étiolait en des sphères d'absinthe... quelques mots restent dits, gravés en ma mémoire, sans que le fond de toi ne m'ait livré sa plainte.

Je ne t'ai pas connu et t'ai pourtant aimé, petit être terrible au regard trépassé.

Ta solitude toujours me fera faire silence quand je penserai à toi, rebelle désespérée.

juin 1986 »

À la fin du mois d'octobre, un dimanche, il fait un temps magnifique.

Très tôt le matin, mon compagnon et moi partons pour l'une des maternités les plus réputées de Paris. Partager l'attente de cet enfant à venir nous a été un bonheur.

Il a quelques jours d'avance.

Je mets au monde un petit garçon.

Je mets au monde un bébé mort.

Pendant le travail, il a changé de place et sa tête ne peut plus passer.

C'est un dimanche, avec un ciel très bleu. Il n'y a pas assez de personnel pour pratiquer en urgence une césarienne.

L'anesthésiste, une femme, s'assied sur mon ventre pour le faire descendre de force.

À son entrée dans la salle de travail, tout de plastique blanc vêtu, je dis au gynécologue qui me suit depuis le début de ma grossesse :

– Vous avez l'air d'un boucher.

C'est de l'humour.

Mais à l'instant précis où cette femme s'assied, je sens que le bébé meurt. Il a le cordon autour du cou et l'artère s'est rompue. Il s'est mis à respirer à l'air libre sauf qu'il est in utero et se noie dans le liquide amniotique.

Le gynécologue perd quelques minutes à remonter les forceps qui sont à l'envers. Il arrache le nourrisson, me déchire le périnée, fêle mon coccyx. Le bébé est très beau, tout rose et tout mort.

Mon compagnon comprend alors le drame et c'est un jeu de regards entre lui et le médecin qui décide d'un massage cardiaque. Le cœur repart, s'arrête, convulse, repart, convulse, repart.

Notre premier enfant est emmené par le SAMU en service de soins intensifs à l'hôpital pédiatrique Robert-Debré. Mon compagnon suit en voiture pendant que je suis recousue, mise sous médicaments pour interrompre la montée de lait et ramenée dans ma chambre.

Je ne peux pas appeler ma mère. Elle a été mutée comme conseillère culturelle en Pologne depuis la fin du mois de septembre et n'est pas encore joignable.

Si seule, je me sens si seule. J'ai besoin d'une présence féminine. J'ai envie d'entendre une voix maternante.

Je téléphone à ma grand-mère, à qui je n'ai donné aucune nouvelle depuis la mort de ma cousine.

Elle est glaciale au bout du fil et me répond sèchement :

– C’est rien ça. Tous mes enfants sont nés avec le cordon autour du cou.

Les ravages de l’expiation continuent, encore et toujours.

Quand j’en aurai fini avec le récit de cet inceste, j’écrirai un livre pour raconter l’histoire de ce bébé mort-né. Il mérite à lui seul d’occuper le plein espace du témoignage. Dix jours après sa naissance, un certain nombre d’investigations sont menées au service de réanimation. Tous les clignotants de vie végétative sont « au vert », comme disent les spécialistes. Nous sommes convoqués, son père et moi, par l’équipe de neurologues qui le suit pour un bilan des résultats. L’hémisphère droit est presque détruit en totalité par l’anoxie néonatale et le devenir de notre petit est noir. Il ne marchera, ni ne parlera, ne sera rien d’autre qu’un légume ; tel est le terme employé.

Le chef de service nous précise à la fin de l’entretien qu’il est encore temps d’engager une procédure d’abandon.

D’un commun accord, nous demandons à signer une décharge pour sortir notre enfant du service, puisqu’il n’a plus besoin d’autre soin que d’amour.

J’arrête tout, la faculté, le Cours René Simon, le travail à mi-temps, la poésie, tout. Dorénavant je vais me dédier au service de ce petit et son père travaille plus encore pour que la vie soit douce.

Les années passent. Je suis en osmose avec notre enfant mais notre couple va de moins en moins bien. Mon compagnon se sent délaissé et notre relation se délite en silence. Nous luttons chacun dans notre coin.

Malgré tout, nous décidons de quitter Paris pour offrir la pleine nature à notre fils. Nous nous installons à la campagne près d'une ville de province où le CHU de pédiatrie est réputé. L'année suivante, par hasard et par bonheur, nous attendons un deuxième enfant. Ce sera une petite fille.

Ayant l'intuition que je peux me retrouver seule du jour au lendemain, je m'inscris par correspondance dans un cursus de lettres modernes pour valider une licence qui me permettra de préparer un concours de fonctionnaire. J'ai fait le deuil de la philosophie et du théâtre à la naissance de ce premier enfant. Je fais le deuil de l'écriture et de la poésie. Je n'ai d'autre volonté que de subvenir aux besoins de mes enfants en cas de nécessité.

Celle-ci arrive plus vite que prévu. L'année de mes trente ans, le père de nos enfants s'en va. Le mien décède d'un cancer.

La crémation est fixée un mercredi après-midi pour permettre à tous ses élèves de venir lui rendre un dernier hommage. Ses talents de pédagogue ont marqué les esprits.

Je suis assise entre sa seconde épouse et ma sœur. Ma main est posée sur sa cuisse pour apaiser son émotion. Derrière moi,

au fond de la salle, je sais que maman est là avec l'une de mes tantes.

Je vois entrer mon oncle au milieu des élèves. Il s'installe juste derrière moi. Il ose être là.

Je ressens une colère profonde et comprends qu'il n'aura jamais aucun remords. Il a trompé la crédulité d'un homme qu'il disait admirer. Il lui a simulé de l'affection tout en violant son enfant. Cela ne l'empêche pas d'être présent aujourd'hui. L'impunité lui permet de tout oser, même d'être ici, et ma famille maternelle cautionne sans sourciller.

Je sens qu'il m'observe de profil.

Je lis à haute voix un extrait d'un des derniers ouvrages que mon père a aimés, avec le regard de cette présence posée sur ma nuque.

Rage, peur et chagrin. Rage d'impuissance à me retourner pour lui demander de sortir, peur du déni qui l'autorise à être là, chagrin pour ma filiation.

Les élèves sont bouleversés. Il y a aussi des enseignants. Le peu de famille paternelle, sa sœur aînée et sa cadette ainsi que la famille de ma belle-mère, se tient en retrait.

Lui, le violeur, est juste derrière moi.



Depuis mon absence du clan toutes ces années, je suis devenue une maman. La responsabilité vis-à-vis de mes petits est une priorité quand, pour la génération précédente, elle manque tant.

Je commence à m'interroger, non pas uniquement sur la présence du violeur, mais sur ses sœurs, figures maternelles aussi, qui trouvent naturelle l'intrusion sans scrupules de leur frère.

L'existence m'embarque dans des obligations quotidiennes auxquelles je dois faire face. Je trouve rapidement un emploi de soutien scolaire pour donner la becquée à mes enfants. Je décide alors de présenter le concours de conseillère d'éducation.

La vie est plutôt douce à la maison. Mon fils, de séances de kinésithérapie en séances d'ergothérapie, va de mieux en mieux. Sa petite sœur est un formidable moteur d'énergie et de vitalité. Je rencontre un homme et me trouve vite rattrapée par la lancinante question de ma légitimité.

Il est encore marié, n'arrive pas à prendre de décision. Il m'admire tout en craignant de n'être pas à la hauteur. Alors il part, il revient. Ses allers-retours vont durer plusieurs années.

C'est au cours de cette période que je décide d'engager une thérapie avec une psychiatre psychanalyste. J'ai besoin de comprendre ce qui dysfonctionne dans mon rapport aux hommes.

Progressivement, j'arrive à raconter l'enfance et découvre n'être pas coupable d'avoir dénoncé le viol de mon oncle à ma grand-mère.

Pas coupable non plus de n'avoir pas su porter plainte toutes ces années.

Pas coupable encore d'avoir cautionné l'omerta familiale par mon acceptation.

Il faut que je cesse de me sentir coupable, vile, sale, illégitime.

Je suis en vie, les séances succèdent aux séances, scandent le rythme de la semaine. Je ne parle pas aux enfants de ce travail de réparation avec le psychiatre. Cependant, et cela deviendra un sujet de plaisanterie, lorsque je les attends, qui à la fin de son cours de tennis, qui sortant de sa séance d'équitation, je suis blottie dans la voiture avec la voix de Jacques-Alain Miller qui décortique la pensée de Freud.

Ma fille a sept ans. Dans ses jeux, entre chien, chat, poupée et cabane au milieu des bois, je la regarde grandir libre et me revois au même âge sous l'emprise de mon oncle.

Je n'arrive pas à concevoir le désir sexuel d'un adulte pour un corps d'enfant. Quel que soit le contexte socio-historique, je ne le comprends pas.

À trente-cinq ans, j'accepte enfin l'idée d'avoir été victime d'un inceste même si je suis sans reconnaissance familiale et légale, juste par-devers moi. Pourtant l'idée de porter plainte ne m'effleure pas. Je sais à quel point je suis déjà isolée et n'ose imaginer les conséquences d'un procès. Mon unique

objectif est d'assumer le mieux possible l'accompagnement de mes enfants vers l'autonomie.

Alors, pour l'ensemble des tâches qui concernent ma vie familiale et professionnelle, j'assume avec grande détermination, quand la femme reste tourmentée par la peur, le sentiment de trahison, et d'illégitimité encore et toujours. Seule.

Avec les hommes, je suis comme un animal bien dressé.

J'anticipe telle émotion de la peau, tel tressaillement dans les yeux, telle inflexion dans la voix. Je réponds avant même la demande. Je donne, me donne à tort et à travers, pas de place pour le mystère. C'est comme cela que j'ai été éduquée à l'érotisme, à la sensualité, au désir de l'autre. Intrépide et soumise. Ça les bouscule un peu, les hommes, cette crudité, cette nudité. S'ils aiment ça, je leur fais peur aussi. Ils ne sont pas habitués. Alors ils m'aiment et me fuient parce que je suis à poil, corps et âme. Trop d'un coup mais aussi et paradoxalement d'une exigence morale forte, pour eux comme pour moi.

Quand j'en perds un, j'en trouve un autre que je ne sais pas mieux garder, même si finalement il y en a peu. Je suis une fidèle.

Je me sens souillée, indigne d'être aimée. Je n'arrive pas à faire autrement et ne je ne m'interroge pas sur cette répétition

de rencontres où l'autre n'est jamais vraiment célibataire. Pour moi, il est normal d'avoir une place ponctuelle et secondaire.

Je répète le même scénario amoureux. Il y a un je-ne-sais-quoi de masochiste dans cette acceptation à souffrir. Elle se double d'une intégrité radicale. Plus l'autre est défaillant, plus j'ai le regard fier, plus il se sent minable et plus je me perds.

Je génère la preuve de ce que je cherche à confirmer. Je n'en vaud pas la peine puisqu'il y a toujours une femme plus légitime que moi. C'est une spirale névrotique.

Pourtant, j'avance pas à pas dans le travail psychanalytique. Il va durer presque quinze ans.

Je décide de céder à la demande de mes enfants qui veulent connaître la demeure de leurs arrière-grands-parents. À leur plus grande joie, après plusieurs années d'absence, je reprends la tradition des Noël en famille, ceux où l'on mange beaucoup, où l'on boit et chante à tue-tête et où les cadeaux pleuvent pour les petits.

Je ne sais plus exactement combien de fois j'arriverai à y participer sans être rattrapée par la violence du passé. Quatre ou cinq années, durant lesquelles je m'oublie pour le bonheur de mes enfants.

Et puis,

pourquoi ce Noël précisément...

Je ne sais toujours pas aujourd'hui.

Je vaque seule dans la cuisine des grands-parents et le passé me tombe dessus brutalement. Je suis rattrapée par l'enfant qui a subi, souffert en silence. Un souffle d'air glacial me saisit.

Je me tourne vers la porte d'entrée. Le dédoublement m'a retrouvée. Ce soir, je suis à nouveau une petite fille. La réalité emprunte le chemin d'un imaginaire que je n'ai pas convié mais qui est bien présent.

J'entends l'écho aigu des compagnes qui se mêlent aux voix des hommes et festoient. Les enfants font une pause dans les salons.

Lentement, je ferme les robinets, eau chaude puis eau froide, et je quitte la pièce par le vestibule. Du vestibule, je vais accéder au couloir qui dessert la salle à manger sur la gauche. La porte est grande ouverte. Le dos de mon oncle me fait face. J'y plante de toutes mes forces la lame tranchante du couteau à viande. Qu'il crève.

Dans le brouhaha qui s'ensuit, dans les instants qui accompagnent la mise à mort, je réalise la violence de la pulsion.

Tous dégustent les desserts variés pendant que je reprends ma place, accablée. La soirée, je le sais, va se poursuivre en musique. J'entonne à l'unisson, chante en dehors et pleure au-dedans.

Mon oncle est à la guitare, comme chaque année, et ma famille valide la mise en scène dans une interminable répétition qui traverse le temps. J'y participe puisque je ne dis plus rien depuis des années et transmets le lien des origines à mes enfants. J'ai disparu volontairement mais je cautionne à nouveau l'omerta par ma présence et ma collaboration aux rituels.

*Bella Ciao*, encore et encore, suivi de *Non, rien de rien*, jusqu'à la nausée, les mêmes règles protègent la tribu.

Je monte me coucher. Dans le couloir, j'enlève mes chaussures pour sentir sous la plante des pieds le contraste entre le froid des tomettes et la douceur des tapis. Je pénètre dans ma chambre d'enfant. Le vasistas n'a pas de store. J'observe les étoiles. La nuit est lumineuse. Je ne vais pas dormir mais ça n'est pas bien grave, demain est un autre jour.

J'irai probablement marcher dans les bois avec les autres. Je sais simplement ce soir que ce Noël est le dernier avec le clan.

Je suis arrivée au bout du chemin.

Je vais raconter ce que ce monde d'adultes m'a demandé de taire. Je vais révéler le revers sombre d'un endroit respectable.

Mes enfants sont assez grands maintenant pour connaître la vérité.

J'arrête de couvrir le secret familial.

Je continuerai à rencontrer les uns, les autres mais dans des circonstances où il n'y aura pas de place pour le violeur, l'usurpateur, le manipulateur.

Dans mon métier de conseillère, j'en vois trop depuis longtemps, de ces corps tassés, de ces regards trépassés d'adolescents. Je les reconnais d'un coup, d'un seul.

Je veux pouvoir exercer ma fonction en cohérence avec moi-même.

J'ai en mémoire le regard de Sohela. Elle redresse la tête, observe attentivement l'éducatrice, plonge ses yeux dans ceux de sa mère, se tourne vers moi :

– Vous le savez, vous, Madame. Si on me remet en foyer, je m'enfuis à nouveau.

Sohela a quatorze ans mais son visage porte déjà les marques de la vie à bout de souffle. Elle revient d'un périple de plusieurs mois aux Pays-Bas où elle a tapiné pour survivre.

À la fin du CM2, une procédure de signalement a été engagée par l'école, à la découverte de brûlures de cigarette sur sa peau d'enfant. L'enquête a très rapidement révélé

l'inceste du père sur la petite fille. L'enfant a été placée en famille d'accueil mais Sohela, elle aime sa mère et sa mère, une fois son mari en prison, n'a eu rien d'autre que la nationalité algérienne et l'analphabétisme de la langue française.

Depuis quatre ans maintenant, Sohela s'enfuit. Elle ne va pas chez sa maman. Elle a compris que la loi pourrait encore davantage la punir. Alors elle traîne, dort à droite à gauche, avant d'être rattrapée par la police.

La dernière fois, elle s'est maquillée, a mis une perruque, des chaussures à talons et pris un bus pour loin. Elle avait rencontré un ami sur les réseaux sociaux, aux Pays-Bas. Elle a plongé, la came, la prostitution, des semaines et des mois pour finalement être retrouvée par les services internationaux de lutte contre la pédocriminalité.

Elle veut bien reprendre le cours normal d'une vie d'adolescente mais elle veut vivre chez sa mère, avec elle, ou alors, comme elle me le dit dans ce bureau, elle recommencera.

Et elle recommencera en effet, puisqu'elle sera de nouveau placée en foyer.

Il y a Bérénice aussi, qui, un jour de plein été, ouvre la porte de mon bureau en larmes. Son enseignante d'éducation physique et sportive toque à la fenêtre :

– Tu peux m'la prendre ? Elle arrête pas de pleurer depuis que je fais l'appel et j'peux pas commencer mon cours...



Bérénice se tient dans l'embrasure, le visage baigné de larmes. Elle est à cet âge d'exquise fraîcheur où la beauté se donne en toute candeur. Vêtue d'un short, d'un débardeur et de baskets, ce ne sont pas ses larmes qui suspendent mon regard, mais ses poignets et le haut de ses cuisses scarifiés.

Je la regarde et lui demande si elle sillonne le grain de sa peau depuis longtemps.

À cet instant précisément – elle sait que j'ai compris. Enfin un adulte remarque et parle sans dramatiser l'évidence – ce qu'elle n'arrive pas à dire.

Elle s'assied face à moi et déroule doucement, à voix basse, le voisin qui depuis longtemps, sa sœur jumelle aussi et les parents qui ne voient rien, s'invitant réciproquement entre amis du coin parce que dans le quartier, tous les adultes ont le même rang social.

Il y a dans son récit la pointe d'amertume des enfants qui ont grandi trop vite. Il y a dans la tonalité de sa voix l'ironie de l'innocence. Elle a compris que l'image peut rendre les parents aveugles au réel.

Je l'écoute et la rassure. Je lui dis que le plus dur est fait. Il va falloir maintenant appeler l'assistante sociale et l'infirmière aussi, pour qu'elle et sa sœur n'aient pas à répéter plusieurs fois l'histoire.

– Bérénice, c’est fini pour toi d’entailler ta chair pour en extirper les maux. C’est fini pour ta sœur de voler les somnifères de votre mère, comme tu viens de me le confier. La suite de votre histoire ne va pas être simple mais vous êtes libres maintenant de ce criminel.

Les parents des jumelles, une fois la nouvelle encaissée, vont être vaillants et s’engager dans le lent combat de la justice.

Et encore, à l’évocation de ces petits, je pense à toi, Paul, le décapode à lunettes. Tu te retrouves très vite face à moi dès le début d’année, tant la surexcitation qui t’anime en bagarres dans la cour de récréation me questionne.

– Vous avez lu mon dossier, Madame ?

– Paul, je ne lis jamais rien avant de rencontrer un adolescent. Tu es là pour me raconter et je suis là pour t’écouter.

Il fait défiler sa vie sans pause. Nous sommes en septembre. Il a douze ans et vient de rentrer en cinquième. Il est nouveau dans cet établissement. L’année passée, à la fin du mois de juin, il est allé chez un copain parce qu’il n’y avait pas cours. Il est chouette son pote – et sa mère aussi. Il ne sait pas pourquoi, il a raconté les viols de son beau-père depuis des années. Il a dit aussi qu’il en avait parlé l’été dernier à sa grande sœur. Elle vit dans le nord de la France. Il ajoute que c’est un secret. Elle a déposé plainte au commissariat de son

village mais on dirait qu'il y a une frontière entre le Nord et le Centre parce que rien n'est arrivé.

Son ami est stupéfait. Il demande à sa maman de venir écouter le récit.

Et là, c'est l'intuition de l'intelligence qui prend le relais pour les heures à venir. La maman envoie un SMS à celle de Paul et propose que son fils reste dormir à la maison tant les deux garçons s'amuse ensemble. Celle-ci donne son accord, tout en comprenant qu'il y a danger. Elle écrit à son fils pour lui signifier qu'il a intérêt à garder le silence. Le SMS fera preuve.

Dès le lendemain matin, la mère accueillante se présente au collège de Paul pour rencontrer la direction. Elle annonce prendre ses responsabilités en emmenant Paul à la brigade des mineurs.

Tout va très vite ensuite. Paul est retiré à sa famille le jour même, placé en famille d'accueil, inscrit dans un autre établissement. Celui où j'exerce. Mais la faille juridique est là, qui donne sens à la tension de Paul depuis la rentrée.

Ses parents habitent près du village où se situe le nouveau collège. Il est chaque jour terrorisé de les rencontrer.

Il faudra plusieurs mois d'errements administratifs pour qu'une autre solution soit trouvée par les instances éducatives. Le mal est fait. L'enfant, en plus d'avoir été violé, a dû

assumer quelques mois l'épouvante de la proximité géographique avec son agresseur.

La liste de ces récits de vie est longue et pourtant si courte au regard de ceux qui se taisent depuis l'enfance, traversent l'adolescence et l'âge adulte avec un bâillon sur la bouche. Tant de filles et de garçons gardent le silence par honte, par peur, et vivent le dos courbé, l'âme gelée, le corps en friche.

Je ne me destinais pas à ce métier, mais je choisis de l'exercer en pleine conscience. Je ne peux pas accompagner la parole d'adolescents fragiles si je cautionne, par-devers moi, le silence de la première entité sociale ; la famille, ma famille.

Pour moi, pour eux, pour les familles mais aussi les criminels, je décide de raconter cette histoire.

Les maux sont encore trop à fleur de peau. Je n'arrive pas à écrire.

Alors, dans le silence de la nuit, quand les enfants sont couchés, je ferme les yeux et je parle dans un dictaphone.

Le lendemain, j'écoute, je transcris, je travaille, je crie.

Il me vient à l'esprit que mon grand-père n'est pas au courant.

J'achève l'écriture de mon récit en quelques mois. J'ai quarante ans. Je pense à toutes ces années passées à douter, à tenter de comprendre, d'accepter, de réparer, de témoigner.

J'envoie le texte à mon grand-père, chez eux, Mamie et lui. Je pourrais faire le choix de le lui adresser à Paris, là où il a son pied-à-terre, mais non, je n'ai rien à cacher de ce que j'ai subi dans leur demeure.

Je passe les jours suivants à spéculer sur sa réaction. Je l'imagine au loin, tant je connais ses habitudes. J'ai peur et j'espère un signe. J'essaie d'être dans sa tête.

« Tu n'as rien vu, rien entendu. Trente années de silence où personne ne t'a rien dit.

Tu laisses errer ton regard sur les frondaisons du parc et t'agaces de ta surdité qui depuis longtemps te coupe de cette satanée tribu. Tu penses que dans cette histoire, tu as aussi été atteint de cécité.

Tu te souviens que c'est toi qui as proposé que je vienne habiter chez vous. Peut-être que tu te dis même m'avoir mise, sans le savoir, dans la gueule du loup. Celle de ton fils.

Ton regard se perd dans les couleurs d'automne qui commencent à s'altérer. Déjà les branches se dénudent. La perspective d'un ratissage te fait du bien. Tu pourras accrocher tes pensées à l'effort fourni. Les feuilles s'empileront en tas compacts que tu transporteras ensuite jusqu'au pré voisin pour les brûler dans un grand feu de joie. Je sais comme tu fais ça.

J'ai vécu aussi ce bonheur de partager votre vie pendant cette terrible année.

Tu aimes travailler dans ces deux pièces, entre ta chambre et ton bureau. Tu aimes passer du lit à la table, de lectures à l'écriture, du fauteuil au canapé. Tu aimes t'enfermer dans le calme de la nature. Pourtant au loin la cloche sonne l'heure du dîner...

Il te faut revenir à soi et aux autres. Tu en as de moins en moins envie ici. C'est le cas aujourd'hui. Tu dois te taire pour avoir la paix, ne pas écouter les conversations insipides, fermer les écoutilles au piaillage des enfants.

À table parmi les autres, parmi les tiens, tu observes ta femme, Mamie.

Tu penses que si tu as choisi d'arrimer ta vie à cette famille déjà composée de trois petites filles, c'est parce que tu étais désespéré et désespérément amoureux d'elle. Alors tu as pris le tout et ajouté deux fils. C'était elle et elle seule qui partait tôt chaque matin pour subvenir aux besoins de la famille.

Toi, tu ne t'es imposé qu'une contrainte dans ces années de fol envol libertaire, celle de laisser libre cours à ta révolte créative. Tu penses au temps où le monde était à refaire, à faire tout simplement. Tu avais ta place à trouver dans ce grand foutoir d'après-guerre quand le pouvoir intellectuel et artistique de la subversion semblait l'unique issue. Aucune

entrave ne t'a empêché de participer à l'explosion collective des codes et de la bonne éducation.

Pour sûr tu n'as pu voir ce qui se tramait chez toi, dans ta propre famille, puisque de famille tu n'as pas, ou plutôt tu ne veux pas en porter la charge. Lorsque tu reviens de ton antre parisien, tu désires le silence, la tonalité du piano, celle de sa voix à elle, les caresses aux chiens, le ronronnement des chats. Les enfants, qui sont devenus des adolescents puis des adultes, sont la chienlit de l'amour.

S'il t'est arrivé de piquer souvent des colères et de terroriser la fratrie, tu te souviens aussi avoir passé de longues heures dans le récit de tes peines de cœur, de tes peines de cul auprès de tes fils à peine sortis de l'enfance.

Tu expédies le repas comme une corvée et tu es de nouveau assis devant ton bureau.

Ton regard s'évade à travers les frondaisons du parc. Et encore le feuillage d'automne qui s'éparpille et embarque tes pensées.

Tu feuilletes les pages.

Ce tas de pierres dans le Larzac, c'était une idée de ta femme. Elle souhaitait acheter un lieu au soleil pour les enfants et les petits-enfants. Tu as dû y aller deux étés consécutifs mais très vite la présence d'amis des plus jeunes t'a irrité. Et puis, ça t'arrangeait bien aussi de ne plus les avoir à demeure pendant les vacances.

Tu t'interroges sur les motivations de ton fils.

Tu l'as regardé grandir sans y prêter attention et tu te dis que peut-être tu aurais dû t'inquiéter de l'apparente placidité avec laquelle ce garçon est devenu un homme. Mais tu n'avais ni le temps ni l'envie d'interroger son attitude lisse.

La fascination pour l'enfance est un penchant que tu n'as jamais éprouvé.

Tu aimes l'idée du sexe, ça oui. Tu aimes les femmes pour l'attraction qu'elles exercent sur toi le temps du désir que tu as d'elles. Elles te fascinent. Elles te font peur.

Elles savent si bien, pour certaines, te tenir la dragée haute. Ta mère, ta femme, ont le même mépris de l'homme. Ta mère, ta femme, ont sciemment adulé un fils. Pour toi, le choix n'a pas été compliqué. Tu étais fils unique. Pour Mamie, l'attention s'est fixée sur votre fils cadet.

Celui qui tant a manqué de courage.

La loi du silence, c'est son choix à elle, Mamie : les bonnes manières, la contention, la préservation du clan. Tu l'admires depuis le premier regard pour cette réserve, un je-ne-sais-quoi de snob, une sorte de distance au monde, une certaine classe. Si peu elle s'est plainte de tes frasques et tant elle t'a écouté parler de tes chagrins d'amour.



Tu te souviens de ce bonheur à provoquer les conventions. Ta vocation a mis des années à naître. Peu à peu, tu as trouvé que l'ironie mordante des mots cognait plus fort que la cruauté du monde.

Tu as appris à accaparer la langue pour en tordre la sémantique, en extraire le jus cynique du tendre. La reconnaissance du public t'a autorisé à raconter la vie avec panache et sincérité. Nombreuses ont été les ébauches avant que tu oses te lancer dans des récits où tu refaisais le cours de l'histoire.

Bleu sang, sang bleu, tu te dis que toi aussi, tu manques de courage.

Tu ne vaux pas mieux que les autres. Tu le sais depuis longtemps mais maintenant, cela t'est bien égal.

La maladie a commencé son lent travail de démolition. Tu n'as plus de temps à perdre. »

Je l'entends penser à voix haute.

Un peu plus d'une semaine s'écoule entre mon envoi et l'appel de mon grand-père, pourtant cela me semble une éternité. Sa voix est reconnaissable entre toutes.

Elle a une espèce de voile et là, la douceur et la pudeur juste dans le « Allô » viennent se greffer sur le fil.

Dans un souffle, il me dit combien il a eu du mal à me croire. Il m'explique en avoir parlé dans un premier temps avec Mamie parce qu'il n'a pas compris la chape de silence. Elle lui a répondu qu'elle voulait le préserver.

Il ajoute ensuite, comme pour me montrer sa volonté de faire au mieux, avoir parlé à son fils. Celui-ci lui a confirmé l'inceste, mais l'a renvoyé à sa place de père inoccupée, ou plutôt mal occupée. Il lui a reproché l'absence de cadre éducatif dans un contexte où les dérapages sexuels étaient une norme sociale.

À cinquante-cinq ans passés, ce fils, le violeur, estime que Mamie et lui sont responsables de sa fragile construction psychique et sexuelle.

Mon grand-père me demande de pardonner. Je l'écoute, interloquée. Je lui rappelle que c'est avec ses références, dans de grands rires qui balayaient tous les ressorts de la pensée judéo-chrétienne, que j'ai grandi. Je lui demande s'il s'entend invoquer ce qu'il a toujours honni, juste parce que ce sont les liens du sang. Je lui rappelle la férocité avec laquelle lui et toute une intelligentsia de l'époque déboulonnaient les préceptes de bonne conscience, de culpabilité, de morale, un courant d'idées qu'il incarne depuis lors.

Je lui rappelle que c'est lui qui m'a inculqué le non-sens du pardon, dès l'enfance.

Un long silence s'ensuit et je perçois que mon grand-père est à bout d'arguments. Je l'interroge alors sur la qualité de l'écriture, lui précise que s'il veut être constructif dans cet échange, là est le lieu de sa critique. Je veux savoir si j'en vaudrais la peine. Je le prie de me parler crûment comme il le ferait avec n'importe quel scribouillard débutant.

Un nouveau silence plane entre nous. Je le sens qui cherche ses mots, ne sait comment énoncer.

Il me connaît. Il sait que je peux être frontale. Je lui demande s'il faut que j'arrête, ou si ce que j'écris mérite d'être travaillé.

La phrase que va alors prononcer mon grand-père est restée gravée depuis dans ma tête.

– Tu dois apprendre à enlever le gras.

Un tir en plein cœur, visé juste là où ça fait mal. Aujourd'hui encore et pour le reste du temps que je dédierai à l'écriture, ses mots résonnent à chaque instant. Je ne dois pas me laisser déborder par le foisonnement. Je dois veiller à épurer pour toucher l'autre. Je dois tenir à distance mon amour de la langue. Je ne dois jamais oublier que c'est au lecteur que je m'adresse. Je dois être économe de mots.

À la déception de n'avoir pas entendu mon grand-père me dire ce dont je rêvais – Ton oncle, mon fils, va assumer au grand jour les dommages que tu as subis – s'est substitué le conseil du professionnel à la novice.

Je m'adressais au grand-père, c'est l'écrivain qui a répondu.

Je comprends ce jour-là que je ne suis pas seulement une petite fille traumatisée, une femme à qui on demande le silence, mais un être qui doit apprendre à consigner son témoignage pour toutes les autres victimes.

C'est mon unique porte vers la liberté puisque la parole est l'arme pour s'extraire du mutisme imposé. M'atteler à la tâche de dire devient un devoir.

Quelques jours plus tard, le téléphone sonne de nouveau. La voix est inaudible et bégaye la prise de conscience des dommages causés, plus de trente ans après.

J'entends à peine le chuchotement au débit hésitant et comprends la terreur de parler.

Mon oncle demande à me rencontrer vite, avant les fêtes de Noël où tous vont se retrouver. Il implore le pardon pour les violences infligées. Je perçois l'injonction dans la tonalité de sa requête. La voix trébuche comme la pensée doit buter sur ces années d'oubli.

Je ferme les yeux, revois les rares fois où nous nous sommes croisés. Mes années de petite fille puis de jeune

femme défilent. Je l'écoute qui déverse des bribes de phrases, dit sans oser, bredouille pour obtenir quitus.

Et puis je n'entends plus.

J'ai en tête les gestes, le silence, la honte, la culpabilité qui fondent le socle de ma mémoire.

Ma vie défile.

Je le lui explique. Mot après mot, je raconte la réalité à laquelle je suis obligée de faire face depuis l'enfance, explique que le bien et le mal n'ont aucune importance au regard des souffrances. Je lui demande de raccrocher parce que sa démarche sent le désir d'en finir pour avoir la conscience en paix. C'est à lui d'apprendre à vivre avec ses souvenirs. Je ne peux en faire plus et ne veux plus écouter. Je n'assumerai pas la place d'auditrice des remords. Il doit porter seul son fardeau comme je suis seule pour me réparer.

Le temps ne passe pas. Il galope.

Au cours des deux années suivantes, le mari de ma mère est emporté par un cancer foudroyant et ma sœur décède à son tour d'un cancer. Elle n'a pas quarante-huit ans.

Comme pour mon beau-père, j'organise la cérémonie de crémation. Il y a des chants, des textes lus et de l'émotion.

Une fois de plus, mon oncle est présent sans qu'aucun membre de la famille ne sourcille.

À la fin de la commémoration, il vient me dire en aparté qu'il a trouvé la lecture de mon hommage bouleversant. Entendre ces quelques mots provoque en moi la même répétitive sidération.

Le temps semble embourbé à jamais. Son impunité est absolue.

J'ai quarante-sept ans et je ne comprends toujours pas la lâcheté des uns et des autres à accepter l'absence de scrupules de ce criminel. Il y a une sorte de sidération dans ces moments qui suivent la mort, qui empêche de donner du sens au réel pour regrouper l'entité familiale autour du disparu. Il occupe la place de criminel sans vergogne aucune. Une fois encore, je n'ai pas la force d'interpeller le violeur et mes proches.

Après deux années de deuil successives pour maman, je souhaite lui offrir une déclaration d'amour et l'aider à reprendre pied, elle qui a touché le fond.

C'est un anniversaire important.

Elle va avoir soixante-dix ans.

Alors je décide, en surprise, de réunir le plus grand nombre possible de proches.

Cette maison se prête aux retrouvailles festives. C'est une première.

La famille chez moi au prochain week-end de Pâques !

Je m'y prends à l'avance pour que chacun soit de la partie. Les amis de près ou de loin, la famille dispersée en Europe, je convie encore et encore.

Pendant des mois j'organise cette réunion dans le plus grand secret, et rêve de partager ce moment. J'adore la quinzaine qui précède.

Dès que j'ai fini de travailler, je me mets en cuisine, mitonne et concocte. J'invente des recettes aux saveurs de soleil, aux épices oubliées. Je congèle encore et encore. Les propriétaires du corps de ferme où nous louons une vieille maison, mon compagnon et moi, ont laissé à ma disposition leur cuisine professionnelle. Je m'en donne à cœur joie.

C'est qu'il en faut de l'ordonnancement. Soixante-dix personnes sont invitées pour la soirée. J'ai demandé à tous de prévoir, qui un poème, qui une fablette, aux musiciens une partition, aux chanteurs un air de guinguette.

Le programme promet de jolies émotions.

Les arrivées sont étalées sur plusieurs jours. Certains débarqueront de loin le jeudi. D'autres le lendemain. Il y a de l'amour dans l'air.

Le mercredi qui précède, je reçois en début de soirée un appel de ma tante cadette. Elle vient aux nouvelles, me demande si je ne sature pas, si le secret est toujours bien gardé, si les amis confirment le rendez-vous. L'espace d'une intuition, rien que dans cet espace-là, je redeviens une petite fille qui reconnaît un ton policé. Quelque chose ne sent pas bon. Quelque chose pue le brûlé. C'est peu de le dire.

Après avoir tourné autour du pot, elle me pose sa question du bout des lèvres.

– Tu n'as pas invité tes oncles ?

– Non.

– Mamie risque de se vexer. Tu as convié nos autres demi-frères. Les Allemands.

Oh, que j'aimerais arrêter le cours du temps, juste dix minutes avant cet échange et le suspendre à jamais. Comme la vie, même le menton levé, peut être une merde infâme qui vous rattrape encore et toujours. J'inspire, expire, je me contente de répondre que tout le monde, y compris Mamie, comprendra mon choix. Mes deux demi-oncles du côté du grand-père de sang sont les bienvenus. Les deux autres, ceux de mes grands-parents, non. Chacun sait pourquoi, et j'ai encore la délicatesse de protéger le violeur en associant son frère dans l'absence d'invitation.



Je raccroche.

Je pleure.

J'enrage.

Il est trop tard pour annuler.

Je dois garder la tête haute.

Je me remets à la tâche et cuisine encore et encore. Plus tard, à la nuit tombée, mon compagnon arrive, la main posée sur l'émetteur. Je n'ai pas entendu le téléphone sonner.

– Ta tante...

Je ne comprends pas et il me précise à voix basse :

– L'autre, l'aînée.

Celle-là, il la connaît, comme il connaît Mamie. Il les a rencontrées à l'occasion de mes deux derniers anniversaires.

– Alors, tu t'en sors ? Tu as vu le temps pour ce week-end ? Désolant, non ? Ta mère n'a toujours aucun doute ? Tu réussis à garder le secret ? Personne n'a commis d'impair ? Bon j'ai eu ma sœur au téléphone. Tu n'y as pas été de main morte, quand même. Juste ce refus et lui raccrocher au nez. Figure-toi que c'est moi qui lui avais demandé de t'appeler. Je pensais qu'elle saurait mieux s'y prendre que moi. Mais j'insiste.

Mamie va vraiment être peinée. Pourquoi nos deux autres frères et pas ses fils ?

Je suis stupéfaite.

– Tu veux rire ? Vous allez vous mettre à combien pour me poser cette question ? Veux-tu que je te rappelle les viols pendant sept ans ?

Elle réplique aussitôt :

– Oh écoute, arrête avec cette histoire. Sais-tu ce qu'est un viol au moins ? Donne-moi une définition claire...

En plein cœur. Mais je réponds. Je suis toujours cette petite fille qui doit justifier :

– Un viol est un acte de violence sexuelle. Ça te va ? Je ne sais plus, là tout de suite, comment je vais faire pour vous recevoir. Ça fait des mois que j'organise cette surprise pour maman, rien que pour elle. Elle a été si seule avec son chagrin et ses morts. Je vais m'accrocher à l'idée qu'il faut traverser ces quelques jours parce qu'il n'y a pas que vous. Il y a tous ses amis aussi. Mais après, plus jamais, tu m'entends, plus jamais je ne vous verrai, ni les uns ni les autres.

Elle réagit sans prendre le temps d'écouter ce que je viens précisément d'énoncer.

– Excuse-moi. Ne te mets pas dans cet état. Je pense juste à ta grand-mère. Je sais comment tu me perçois depuis longtemps. Je ne suis qu'une merde sans courage. Je vis avec cette conscience-là depuis la mort de ta cousine.

Je coupe la ligne.

Je coupe le lien.

Je ne veux pas écouter ses plaintes.

L'omerta familiale durera donc ma vie entière et peut encore autoriser, plus de trente années après, la question du sens ? L'inceste, implicitement reconnu par le criminel, n'empêche pas les membres d'une famille de laisser la place au doute ?

Je me dis alors que seule la loi aurait pu rappeler chacun à la juste place, celle du bourreau, celle de la victime et celle des complices passifs.

L'impartialité est de justice, pas de tribu.

À leur arrivée, je comprends combien la simple ébauche d'un sourire va m'être pénible. Je perçois également que ce ne sera pas facile pour eux. Ils ont décidé de faire bloc. Les tensions sont palpables aux premières embrassades. D'évidence, ma grand-mère et mes cousines sont informées des échanges avec mes tantes.

J'aspire à la venue rapide des amis de ma mère qui devrait alléger l'atmosphère. Je vais retrouver les figures d'Afrique, celles d'Algérie dans la prime enfance, et celles du Tchad à la puberté.

D'autres connaissances plus récentes, associées au bonheur de maman et de son mari, rencontrées lors d'activités de chorale et de sculpture, seront également là. J'ai hâte.

Peu à peu, le brouhaha emplit l'espace. La surexcitation de la surprise fait chauffer les esprits, provoque des fous rires et des exclamations de joie. Les uns et les autres se mélangent. Elle a de l'éducation, ma famille. Les sourires et les contenance sont de mise. Mamie est la première à donner le change avec sa longue cigarette, ses lèvres pincées qui parfois ébauchent un sourire, et son regard de respectueuse mise à distance.

Mes enfants sont postés à l'entrée de la cour et font le guet pour accueillir leur grand-mère.

Juste pour l'écarquille de ses yeux, juste pour sa surprise, pour son bonheur, pour ses rires et ses larmes, je suis encore heureuse aujourd'hui de l'instant où elle a ouvert la porte.

Il y eut des embrassades et la joie de retrouvailles. Ce soir-là, j'ai su que ma mère retrouvait l'énergie de vivre. Elle a donné le coup de talon pour remonter à l'air libre en présence de ceux qu'elle aime.

Le lendemain est un dimanche de chocolats et nous avons de la chance. La météo est toujours aussi glaciale mais le ciel est traversé d'éclaircies. La veille, tard dans la nuit, j'ai convié tous les amis disponibles à revenir faire bombance.

Alors ils sont à nouveau nombreux, pour rire, se raconter, chantonner et se réjouir du bonheur de maman qui reste toujours émerveillée par la surprise.

Je commence pourtant à réfléchir au contenu d'une lettre. Rien n'est encore écrit. Je sais comment procéder en cas d'urgence. J'ai appris à me méfier de mon impulsivité.

Il faut que je laisse reposer mes idées. Je dois m'extraire de la colère.

La question du viol flotte dans l'air, comme si elle devait rester en suspension, et chacun fait comme si de rien n'était. Le clan familial ancre l'imposition du secret.

Mais demain tout le monde va partir et je sais déjà que j'ai décidé d'être orpheline.

Le lundi de Pâques marque la fin de ce long week-end.

La pluie et les bourrasques ont repris de plus belle.

Ils arrivent en troupe, les coudes serrés, pour remercier et reprendre la route.

Le silence est lourd. Les regards sont fuyants lorsqu'ils croisent le mien. Aucun d'entre eux ne me souhaite mon anniversaire quand c'est pourtant le jour ; je suis née un 1<sup>er</sup> avril.

Quand ils sont tous partis, en début d'après-midi, je relis la lettre que j'ai écrite dans la nuit. Je trie dans la liste des personnes sollicitées pour participer à ce week-end et ne garde que les courriels des membres de la famille maternelle. Je n'ai ni l'adresse de mon oncle le violeur, ni celle de son frère, mais je décide de rajouter un post-scriptum pour demander que mon envoi leur soit transmis.

Je prends le temps de lire à voix haute le contenu à ma fille et à mon compagnon. Pour mon fils, j'attendrai un tête-à-tête et des mots choisis qui tiendront compte de son émotivité particulière.

En fin d'après-midi, je vais voir ma mère qui est rentrée chez elle et lui raconte les faits, rien que les faits. Elle qui, quelques heures auparavant, était sur un petit nuage, découvre l'appel de ses sœurs, leur question sur une définition du viol, et les efforts que je viens de fournir pendant plus de trois jours. Je prends le temps de lui lire, entre quatre yeux, le mail que j'ai envoyé. Elle est effondrée par la répétition du déni et décide de prendre fait et cause pour moi. Elle ne participera plus aux réunions familiales.

Quelques jours plus tard, je reçois une réponse commune signée de mes cousines. Elles me font part de leur compassion et me demandent de regarder plus loin, vers demain. Elles sont

une ribambelle de filles devenues des femmes. Depuis la mort de ma sœur, je suis l'aînée et je garde en mémoire les attentions que j'ai pu leur prodiguer lorsqu'elles étaient petites. À leur tour, elles sont des mères qui regardent avec amour grandir leurs enfants, mais le viol de cet oncle pendant sept années reste vide de sens – à jamais.

Ma tante aînée m'écrit pour s'excuser de n'avoir pas su trouver les mots justes, mais ni elle, ni personne n'évoque dans l'échange de courriel la réalité de l'inceste, sa durée et l'omerta qui s'enkyste. Je vais bloquer toutes les adresses à la lecture de quelques lignes envoyées par la femme du violeur, où elle me demande sans ménagement de cesser de « remuer la merde ». C'est ma fille qui se chargera de répondre, du haut de ses vingt ans, pour intimer le respect de ma vie.

Dans les mois qui suivent, j'apprends par ma mère que si Mamie se porte bien à l'âge de ses quatre-vingt-onze ans, mon grand-père, lui, est rattrapé par les effets de la maladie. Après une première chute, il tombe encore plus gravement et décède au début de l'année 2014.

Deux ou trois jours après sa mort, je lis un portrait de lui paru dans un grand quotidien. Sa personnalité est finement évoquée et je suis bouleversée par cette biographie.

Je décide alors d'écrire une lettre ouverte à mon grand-père. Je désire lui rendre hommage sans occulter sa participation tardive au silence familial.

Je ne veux pas qu'elle soit lue par un membre de la famille lors de la crémation et souhaite la rendre publique. Je l'envoie par courriel au journal qui a fait paraître cette belle nécrologie, mais celui-ci refuse de la publier par crainte d'un procès pour diffamation, puisque le crime n'a jamais été jugé.

Je reçois la nouvelle comme un énième uppercut. Après le mutisme des miens, c'est maintenant la peur de l'information publique qui me condamne au silence, quoi que je fasse.

Si j'étais la petite fille d'un grand-père anonyme, victime d'un inceste commis par son fils, la démarche serait plus facile.

Je navigue sur Internet pour capter des moments volés, et découvre des photos de mon oncle et sa femme. Ils posent sur les escaliers du funérarium au même titre que des célébrités venues rendre hommage. J'éprouve un sentiment de dégoût.

Ce fils, ce violeur, ce criminel ne craint toujours pas l'objectif et la publicité.

Seule, je lis la lettre tout bas à mon grand-père.

Le temps d'une lettre ouverte.

« Ça commence, tu sais.

Ils ont pas attendu longtemps.

Quelques heures seulement pour dresser ton panégyrique.



Tu t'en doutais, hein... Tu t'en foutais aussi.

J'ai éteint radio, télévision et je marcherai en aveugle pour ne pas voir la une des journaux en allant acheter mes cigarettes.

On va te rendre hommage.

On va dire quel homme bien tu étais.

On va en raconter des foutaises.

J'attends les titres.

Je pense à toi.

Je ne parlerai pas de la place de tes enfants qui, quand même, en ont bavé de ta souffrance existentielle, de tes blessures narcissiques, de ta fertile folie, de votre couple improbable.

Je parlerai de ma place de petite-fille ; juste partager quelques souvenirs et réalités tus.

Je n'ai pas souffert de ces silences imposés quand nous venions chez toi, chez vous et qu'il fallait cesser de respirer parce que tu étais de mauvais poil, ou en état de transe créative, ou les deux à la fois.

Seules les poules au fond du jardin avaient droit à la criaille mais ça nous faisait plutôt rire, nous les petites, cette terreur que tu imposais aux adultes, quand finalement on menait nos jeux d'enfants en gloussant à voix contenue.

À ces plages mutiques succédaient souvent des repas homériques où prises de bec et combats d'idées faisaient mon bonheur absolu. Je me souviens, du haut de ces années qui tiennent dans une main, de mes oreilles grandes ouvertes, de mon regard avide posé sur vous. C'est dans ces moments-là

que s'éveillent ce qui tant manque au monde aujourd'hui, une conscience politique, un engagement citoyen.

Tu as été le seul à voir, en ce mois d'octobre 1977, comme j'allais mal.

Tu as été le seul à proposer à ta femme, ma grand-mère, de m'installer chez vous.

J'en crevais de ce divorce des parents et de cette sœur adorablement autiste, qui coulait, lentement...

Sans le savoir, vous m'avez placée profond dans la gueule du loup.

Mamie l'a appris quelques mois plus tard.

C'était dire ou crever.

J'ai à peine quatorze ans.

L'inceste de votre fils durait depuis sept ans.

"Tu l'as bien cherché", m'a-t-elle répondu.

L'omerta s'est installée.

Des années de souffrance, des années de déni, des années de mépris, des années d'injustice.

Il y a dix ans, presque trente ans plus tard, je t'ai envoyé un manuscrit dans lequel je racontais. J'ai bien fait. Tu ne savais pas, tenu à distance par le gynécée familial et la lâcheté du violeur. Tu as lu, tu m'as appelée et demandé de pardonner.

Toi.

Le pardon.

Quelle rigolade !

La loi, tu sais, la loi, d'abord incarnée par le père et puis la loi tout court.

Le sens de ta vie, ta parole et ton écriture, seules armes de lutte contre la médiocrité du monde.

Il fallait mettre tes couilles sur la table, demander compte à ces donzelles pour la désolation imposée, prendre ton fils entre quatre yeux, lui énoncer que toi au moins, tu ne cautionnais pas ce code d'honneur qui met à mort la victime, pas le coupable.

Au lieu de quoi, la vie a continué, de désaveux en indigence,

Plus cruels au fil du temps.

Maman seule a fini par comprendre.

Maman seule a fini par défendre.

Je n'irai pas à ton enterrement.

Tu t'en fous et tu as raison.

Je les laisserai te dire adieu.

Le Non du père n'a pas eu lieu.

Le Nom du père n'a plus d'enjeu.

Pour moi, pas de mascarade.

Fermer les yeux une dernière fois et t'embrasser.

Imaginer ton sourire tendre s'esquisser timidement,

Ton regard doux fondre à l'approche des lèvres sur tes joues.

L'une de tes petites-filles. »

Les mois qui suivent marquent le début d'une solitude définitive loin de cette smala.

Par le hasard des réseaux sociaux, je contacte une éditrice indépendante. Elle décide de présenter mon texte sur l'inceste à une maison d'édition. Après avoir rencontré la directrice de collection, je me plonge dans la réécriture de ce témoignage, avec les orientations demandées. Je ne m'interroge pas encore sur l'intrusion littéraire de professionnels dans ce récit qui est biographique. Le questionnement viendra plus tard.

Pendant six mois, je travaille sur les conseils de l'éditrice indépendante qui fait le lien entre la maison d'édition et moi. Plusieurs directrices de collection lisent le texte et l'estiment. Pourtant, un soir, je reçois un appel qui m'annonce que la direction générale ne souhaite pas publier le récit. Derrière les mots qui claquent, j'entends le bruit des talons sur le bitume parisien, les gouttes de pluie sur le parapluie et l'empressement de la dame à raccrocher.

Serait-ce donc cela, le monde de l'édition.

Prendre, essorer et jeter.

Quelque temps après cette désillusion, je reçois le courriel d'un ami de mon grand-père. Je ne le connais pas. Il

m'apprend avoir eu lecture de ma lettre ouverte. Il est hanté de n'avoir rien fait depuis.

L'ami ajoute ne pas savoir si je souhaite échanger avec lui sur le sujet de l'inceste et conclut se tenir à ma disposition.

Lorsque je finis la lecture de son mail, je suis emplie de sentiments contradictoires. Il y a quelque chose qui se met à chanter, un air de libération mais aussi de la suspicion. J'éprouve du bonheur et de l'angoisse. C'est la première fois qu'un inconnu fait un lien entre son ami, le criminel et la victime.

Alors, je m'oblige à laisser passer quelques heures et lui réponds avoir écrit un texte. L'échange par courriel est rapide. Nous convenons d'un rendez-vous téléphonique lorsqu'il aura lu celui-ci.

Le téléphone sonne très vite. L'ami souhaite me voir pour me parler en tête-à-tête.

Il est onze heures ce vendredi. Je suis émue lorsque je pousse la porte de la brasserie. Il est assis à contre-jour dans la salle – un peu à l'écart. Je m'assieds face à lui et l'écoute. D'habitude, je regarde l'autre droit dans les yeux, mais là, j'ai un peu peur et concentre mon attention à travers la fenêtre. J'ose poser mes yeux sur lui quand à son tour il se perd devant l'écran de son ordinateur portable.

Il me parle de mon grand-père qu'il aime et qu'il admire et finit par aborder le sujet de l'inceste. Il me dit que la matière, la profondeur, l'émotion sont présentes mais que moi, je n'y suis pas. Le lecteur ne me trouve pas.

Cette remarque tape en plein cœur.

Il me demande pourquoi je ne nomme pas les gens, pourquoi je les cache dans des fonctions familiales, la grand-mère, le grand-père, l'oncle, les tantes, la mère, le père. Il ajoute que moi-même je suis tantôt une petite fille, tantôt une femme, tantôt une professionnelle de l'éducation, tantôt une adulte meurtrie. Je n'utilise jamais le pronom personnel et me fuis derrière la forme littéraire du conte.

Il vient de viser dans le mille et je réagis :

– Je ne souhaite pas être vulgaire. Je n'écris pas l'histoire de la petite fille violée par le fils du père pour des journaux à scandale !

Jamais je n'ai employé ce terme, « vulgaire », alors qu'il est au cœur de la honte, pour ma famille, mais également pour moi. Depuis longtemps, ce que nous sommes, cette famille et moi, me dégoûte. Jamais un homme de lettres ne m'a dit que je devais raconter les faits naturellement, sans fioritures, en nommant les gens et en décrivant la réalité nue.

Ce terme « vulgaire » est un électrochoc.

Après cette rencontre, je prends conscience d'avoir protégé le coupable et le clan en empêchant le lecteur de les reconnaître. Depuis des décennies, je continue de soutenir ceux qui m'ont fait mal, quand je sais pourtant, théoriquement, combien la notion de responsabilité individuelle est déterminante pour dénouer la lâcheté collective.

Je dois oublier ce manuscrit. Il faut recommencer à zéro.

Dans cette nouvelle façon d'écrire, il n'est pas question de faire joli. Il me faut dire sans enrober. Je redeviens une petite fille qui se souvient, année après année.

Je découvre que mes plaies sont toujours à vif. J'ai mal aujourd'hui comme hier quand il s'agit de décrire les fellations, les cunnilingus, les mensonges de mon oncle sur nos promenades, ma saleté, même lavée après la douche, la honte quand je croise les regards de ma sœur ou de ma cousine et qu'il vient dans notre chambre pour nous souhaiter bonne nuit en murmurant dans mon oreille qu'il m'attend.

Je bois comme un trou, je fume comme un pompier, je reste des heures assise sur le canapé pour échapper à l'écriture. Je ne bouge plus. Je suis tétanisée.

Mon habitude de lire longuement le soir en attendant le sommeil disparaît. Je suis prise d'angoisses qui me paralysent au moment du coucher que je retarde de plus en plus. Mes nuits sont ponctuées de cauchemars si réels, si vivants que je

n'ai pas le courage d'attraper mon petit carnet pour les noter. C'est pourtant une pratique que j'utilise depuis des années.

Je suis d'un naturel sauvage mais là, je disparaiss de la fidèle poignée d'amies et d'amis qui m'entoure. Je ne décroche plus le téléphone et quand je suis rattrapée par des messages, j'argue de la médiocrité du réseau pour ne pas répondre.

De temps en temps, la paix s'impose. Alors je saisis le dictaphone ou l'ordinateur pour capter ce que j'arrache à l'enfance. Je suis envahie par le silence de victimes inconnues qui traversent aussi ces chemins de hantise infantile.

Dans le récit, j'arrive à l'année où mes grands-parents proposent que je vienne m'installer chez eux. J'ai treize ans.

Je dois retracer le cours de ces mois, ce qui impose de décrire la succession des pulsions de mort. Il faut que je raconte la main tailladée avec les bris de verre, la boulimie, la chute à ski, l'ingestion factice de médicaments. Je dois narrer tous ces passages à l'acte, communs aux martyrs de violences sexuelles.

Ces blessures narcissiques font écho à des pratiques initiatiques d'Afrique qui ritualisent l'entrée dans la puberté. Je les connais pour les avoir vues fréquemment au Tchad. Mais ici, en Occident, en France, elles sont, pour tous les adolescents qui en font l'épreuve, les marques d'une souffrance tue.



Je ressens physiquement le calvaire que je me suis infligé il y a quarante-deux ans. Durant les quinze jours qui suivent, ma tête ne dirige plus rien. J'ai le corps en sang et le cœur en larmes. Je n'ai qu'une envie : mourir, plutôt qu'écrire à nouveau les viols, les mortifications et le « Tu l'as bien cherché » de ma grand-mère quand j'ai voulu sauver ma peau.

Je ne mange plus, je ne dors que par éclipses, je fume et je bois encore davantage. Mes enfants s'inquiètent. Ma mère aussi. C'est bien la première fois que je n'arrive plus à donner le change. Je me cache, je me terre. Je pense que je ne vais pas y arriver. Je me déteste de n'avoir pas le courage, je me dégoûte de n'avoir plus d'énergie. Je suis fatiguée, épuisée. Je n'en peux plus.

Je devine peu à peu que c'est mon honneur que j'interroge. Je suis de courage ou pas. Je vais jusqu'au bout ou je fuis. Je marche la tête haute ou je la baisse et je mets fin à mes jours. Mais pas comme maman, pas en faisant semblant. Si je passe à l'acte, c'est pour de vrai.

Je suis rattrapée par l'existence de mes enfants. Je n'ai pas le droit. Donc si je n'ai pas cette liberté, je suis contrainte de traverser l'horreur de cette treizième année. Pendant une semaine, vingt heures sur vingt-quatre, j'écris, je supprime, j'écris à nouveau mais c'est encore trop joli. J'appose toujours des fioritures autour des mots. Je parviens enfin à boucler le récit de cette année-là. Je sais que je viens de franchir un cap vital et que plus rien ne sera comme avant. J'ai tranché à coups de scalpel les maux de l'enfance.

Je pense même que j'en ai fini de la barbarie et que le reste de l'histoire va être simple à dérouler dans la chronologie.

J'entre dans l'omerta, les silences, ma construction de jeune femme, mes débuts de maman. J'avance et je coule en même temps. J'ai un cratère à l'intérieur du corps. Il se consume d'horreurs.

Il est plein et se vide. La sensation de ce trou plein qui se répand génère de nouvelles angoisses. Je suis en train de perdre une partie de mon identité.

Arrive l'évocation de l'anniversaire de ma mère et son déroulement. Au fur et à mesure que j'écris, je palpe l'abandon, et la béance qui s'ouvre de plus en plus. Je vais vérifier le sens exact de béance tant ce mot me semble sale lui aussi. C'est un vide impossible à combler.

Je sens que je vais devoir apprendre à vivre autrement. Non seulement je me mets à nu pour écrire mais plus encore, une partie de mon histoire meurt en existant noir sur blanc.

Les cicatrices sont toujours là, même si je les transcende avec l'écriture.

Je décide d'une date butoir pour boucler le récit.

Je ne veux plus différer, je ne peux plus reculer, je perçois la dilution des mots qui s'en vont, je ressens l'espace du trou

qui s'agrandit. J'ai peur mais je me rassure en me disant que j'ai d'autres histoires qui attendent et que toujours, j'aurai en tête des vies à raconter.

J'ai cinquante-cinq ans.

L'ami de mon grand-père, à l'origine de cette démarche de réécriture, valide le texte et le présente à la maison d'édition dans laquelle il officie. Nous sommes en septembre et je suis aussi légère que la lumière de cette fin d'été.

Au mois d'octobre, il me rappelle pour m'annoncer que le service juridique refuse de s'engager dans une parution. L'absence de jugement, le délai de prescription passé et la notoriété de mon grand-père représentent trop le risque d'un potentiel procès en diffamation par le criminel à l'encontre de la maison d'édition.

C'est un séisme.

Aujourd'hui encore, je ne trouve pas les mots qui décrivent l'état de sidération dans lequel je suis alors.

Après plusieurs semaines de désespoir, la colère peu à peu me permet de redonner du sens à l'insensé. Je sais que je mourrai, soit dans l'hypocrisie d'une mise en scène familiale, soit seule, à ma demande. J'ai décidé, depuis l'anniversaire de ma mère, qu'aucun des membres de ma famille ne sera autorisé à venir donner le change le jour où je ne serai plus. Pour moi, l'avenir est clair, mais je pense à toutes les autres

victimes. Je comprends que la lutte doit être sociétale tant la question de l'inceste dérange, même dans l'espace de la publication.

J'écris à chacun des membres de ma famille pour leur proposer une lecture collective.

Les réponses tardent. Cette offre n'a de sens qu'en présence du violeur.

Il finit par m'informer de son refus, ajoutant que si je trouve ce récit d'importance, je n'ai qu'à lui envoyer. Je renonce.

Dans le même temps, j'obtiens le contact d'une ancienne experte psychiatre aux tribunaux.

Je veux enfin porter plainte. J'en informe le violeur.

Cette professionnelle en retraite me téléphone un soir. Elle m'écoute avec attention et ses premiers mots sont de consternation. Ce n'est pas l'inceste ni l'omerta qui la figent. C'est l'inconscience de la démarche éditoriale par deux fois. Elle m'interroge sur les effets que ces deux refus ont provoqués. Je lui réponds avoir éprouvé une sorte de stupeur traumatique qui ressemble à un viol ontologique. Je cherche mes mots. Je n'ai pas eu l'occasion d'évoquer cette souffrance. Elle se tait. Je finis par énoncer la terrible évidence :

– Je me suis soumise une fois de plus. J’ai accepté d’être dépossédée de ma vie par l’intrusion de professionnels. J’ai répété le scénario du monde à l’envers de l’enfance. J’ai accepté une nouvelle invasion psychique et l’idée que définitivement, l’omerta est un droit sacré, même dans l’art. Je suis anéantie. Seule l’idée de porter plainte me donne de l’air.

Elle se tient à nouveau dans le silence.

Elle finit par reprendre la parole et me dit que je n’ai aucune chance. Elle ajoute que non seulement je n’ai aucune chance mais que je serai déflagée par cette démarche.

Elle me raconte son expérience.

De toutes les familles qu’elle a vues au tribunal, celles des incestes sont les pires. C’est une meute sauvage, me dit-elle. Ils vous tueront par des allégations mensongères, des déballages immondes, une coalition sans faille pour faire front et vous mettre à terre.

Elle me précise que, même si le viol est un crime contre l’humanité et l’espèce humaine, la prescription de trente années en France participe au silence des consciences.

Pour enfoncer définitivement le pieu, elle me demande si j’ai des revenus confortables.

Dans un filet de voix, je balbutie vivre seule avec un salaire à mi-temps de l’Éducation nationale.

Cet appel, dans sa réalité brute, nomme l'essentiel. Je le pressentais ; je le sais maintenant. Je dois renoncer. Je n'ai aucune chance d'être entendue et reconnue, ni par ma famille, ni par l'édition, ni par la loi.

Je sais combien la temporalité des victimes d'inceste est intrinsèquement aléatoire. Entre le moment de la prise de conscience, celui de l'acceptation, celui du dire, et celui de la plainte, il peut s'écouler une vie, il peut arriver la mort. À chaque victime, son épreuve. La mienne était enfin prête mais le combat est dépassé.

Cette dilution du temps protège le clan et plus largement l'espace du collectif. Décennie après décennie, des artifices juridiques ont été votés pour n'avoir pas à affronter la pire profanation de l'humain. En ne dotant pas la loi de l'imprescriptibilité du viol, le corpus social a fui ses responsabilités. Aujourd'hui encore, le débat politique confirme l'incapacité de la justice à regarder droit dans les yeux l'horreur. L'inceste fait peur et dégoûte.

Je pense à toutes les proies sexuelles qui se taisent. Elles m'imprègnent chaque jour davantage de leur anonymat silencieux, bâillonné à en étouffer. J'ai pleinement conscience de la révulsion psychique du collectif à l'idée de l'inceste, lui qui est le premier mode de soumission des adultes sur les enfants. Le pédocriminel ne viole pas un petit garçon ou une petite fille. Il viole un enfant. Cette transgression est ontologique par la profanation des liens du sang. C'est la nature même de cet archaïsme sauvage qui terrifie. Les

familles se taisent. L'espace public cautionne. La médiatisation déplace. La proie se meurt. Le monde tourne la tête.

Je dois donc m'en tenir à interroger cet interdit fondamental, là où ni la féminité, ni la masculinité n'ont de présence autre que celle du criminel. Je dois raconter l'origine violée, celle qui laisse des marques à vie, sur la victime mais aussi sur la famille et sur la société.

*Où nefas est dictu.*

L'ami éditeur de mon grand-père me téléphone.

Il vient d'envoyer le texte accompagné d'une lettre de recommandation à une maison qui valorise l'écriture militante de femmes.

Je décide de reprendre une dernière fois le manuscrit. Je ne veux pas participer à la personnification qui occulte la faillite du groupe. Ce qui m'importe, c'est de donner à lire au plus grand nombre les mécanismes ordinaires que ce tabou induit. Ce contre quoi je me bats, c'est la censure sociale qui préfère valoriser la symbolique individuelle plutôt que d'affronter la résistance collective face à l'interdit.

J'anonymise et je change le titre.

J'inspire, respire, aspire à transmettre un message de lutte et d'espoir pour toutes les enfances traumatisées. Cette histoire doit être le témoignage banal d'un inceste.

J'ai enfin l'audace d'espérer que mon engagement vive, libre.

J'envoie *La Retenue*.